

PETITE COLLECTION MÉLANÉSIENNE

CONTES ET LÉGENDES

DE LA

GRANDE-TERRE

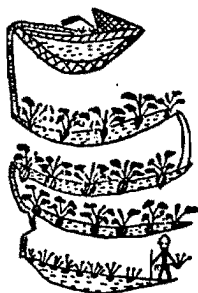
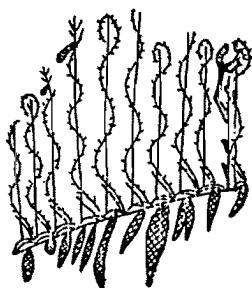
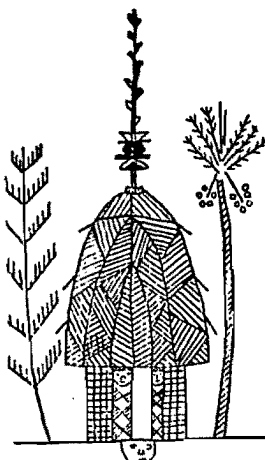
PAR

JEAN GUIART

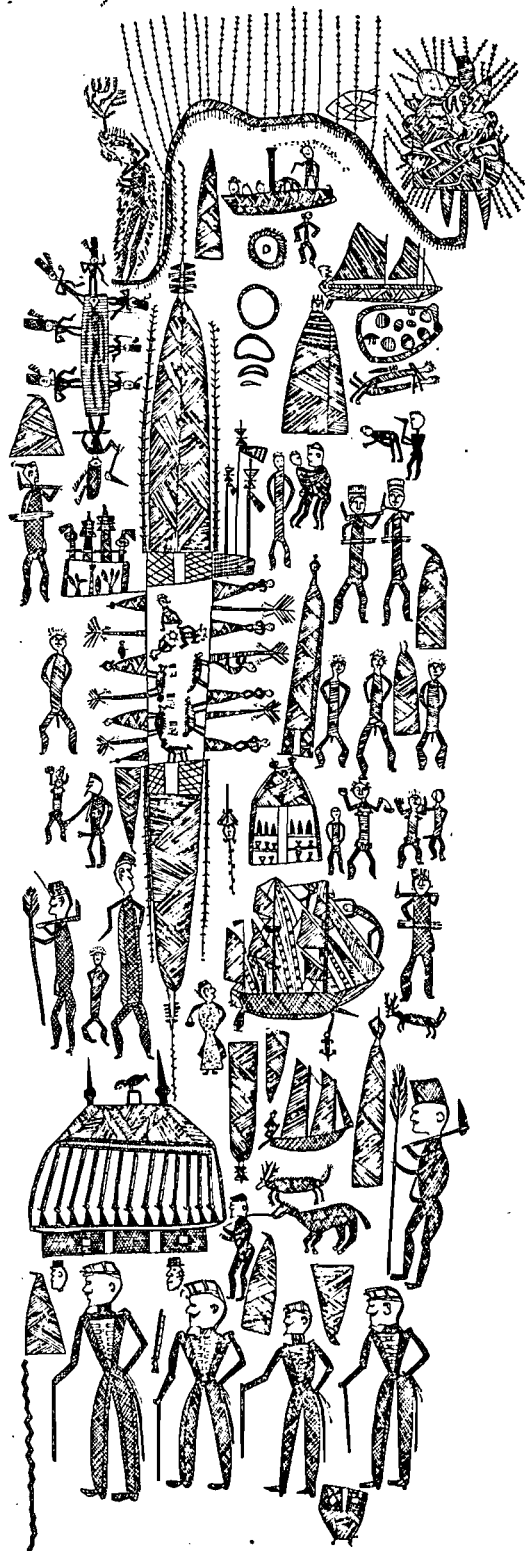
ETHNOLOGUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'Océanie

*Illustrations tirées de bambous gravés anciens
dus à l'obligeance de M^{me} M. Lobsiger-Dellenbach
Directrice du Musée d'Ethnologie de Genève.*

ÉDITIONS DES ÉTUDES MÉLANÉSIENNES



CONTES ET LÉGENDES DE LA GRANDE-TERRE



ÉTUDES MÉLANÉSIENNES
INSTITUT FRANÇAIS D'OCÉANIE

CONTES ET LÉGENDES
DE LA
GRANDE - TERRE

PAR
JEAN GUIART

RÉALISÉ SOUS LE PATRONAGE DU BUREAU DU LIVRE
DE LA
COMMISSION DU PACIFIQUE SUD

AVERTISSEMENT

Après l'œuvre de Baudoux et celle de Jean Mariotti, il nous a semblé qu'il fallait autre chose au grand public. Après l'interprétation du colon et celle de l'homme de lettres, j'ai voulu présenter ici, sans apprêts, le récit d'un conteur indigène.

On remarquera la simplicité du langage. Elle est celle des récitants. Par ailleurs, ce livre est destiné en premier lieu au public autochtone lui-même. J'ai désiré qu'il y retrouve son âme traduite par ses propres mots.

Ces contes et légendes ont été écrits pour les adultes: Ils n'ont subi aucune censure. Ceux qui ont vécu au contact des gens de la Grande-Terre y retrouveront la verdeur de leurs propos.

Il y a là un ensemble qui, géographiquement, intéresse surtout le Nord de l'île, mais vise en réalité à présenter une synthèse du folklore austromélanésien. C'est pourquoi y sont inclus des textes traduits, pour lesquels il a fallu un certain appareil de notes.

Le lecteur à l'esprit philosophique y retrouvera tous les genres, la fable, le conte, la légende et le mythe. On rencontrera des textes amusants, moralisateurs, parfois sous une forme inattendue; des récits à péripéties, non dépourvus de romanesque; des aperçus sur la cosmologie mélanésienne.

Certains informateurs sont morts. C'est à leur mémoire que je dédie cet ouvrage destiné à leurs fils, et aux générations à venir, afin qu'ils se souviennent, et sachent que leur folklore est une tranche d'un passé dont ils n'ont pas à rougir.

Jean GUIART,
Institut Français d'Océanie,
Septembre 1955.

N. B. Pour des raisons d'opportunité locale, les noms de lieux, d'hommes et les termes de la langue vernaculaire ont été transcrits en écriture francisée.

SOMMAIRE

I. FABLES

	pages
1. Wébia. Les deux femmes de Gagaletch.....	11
2. Voh. L'aigle et la roussette.....	14
3. Voh. Mounhoutch et Mounhouda (<i>Dalap</i>).....	14
4. Voh. Hindoya et Hamdoya.....	15
5. Paboa. Tin et les oiseaux (<i>Poahlé Boaloo</i>).....	16
6. Paboa. Les deux frères (<i>Béalo Boahnou</i>).....	17
7. Gomèn. Le frère et la sœur (<i>Higuè Téin Boahnou</i>).....	19
8. Gomèn. Kégué et Tilè (<i>Loulou Dalima</i>).....	20

II. CONTES

9. Hienghène. L'ogre et le fils de Kavo (<i>Philemon de Gavatch</i>)....	22
10. Voh. Kéwetch et Kéwaoumi (<i>Téin Dyoudiya</i>).....	23
11. Voh. Doréyate et Maguéyate (<i>Dalap</i>).....	24
12. Webia. Wassaimbi et Wassaihloa.....	25
13. Wébia. Kihin.....	27
14. Wébia. Torilitch et la femme du chef.....	27
15. Paboa. Kigne et Dogne (<i>Yua Malouma</i>).....	29
16. Paboa. L'ogre et les champignons (<i>Yua Malouma</i>).....	31
17. Paboa. La souris et la chauve-souris (<i>Ao Malouma</i>).....	32
18. Gomèn. Le hibou et les enfants (<i>Boala Nyaéma</i>).....	33
19. Gomèn. Tamwangui, l'homme-tronc (<i>Higuè Téin Boahnou</i>)....	35
20. Gomèn. Les deux sœurs (<i>Boala Nyaéma</i>).....	36

III. LÉGENDES

21. Kouaoua. Histoire des clans Tawéa, Pibè et Doumay (<i>Eleicha Nébaye</i>).....	38
--	----

22. Wébia. Toririhouane et la femme de Batét (<i>Hnyamou Tnéin Poène</i>)	40
23. Gomèn. La vieille femme cannibale (<i>Emilie Dyagane Téin Dyanou</i>)	42
24. Koumac. La venue du chef Boarate à Koumac	43
25. Ouégoa. Kavo de Balade et le chef de Ouégoa (<i>Patrice Wéroutéin Boaouro</i>)	45
26. Balade. Kavo et Higé de Balade et le Chef de Koné (<i>Emilie Dyagane Téin Dyanou</i>)	47
27. Diawe. Les erreurs de Téin Diyouma	50
28. Gomèn. Trois générations de Kavo et Higué (<i>Emilie Dyagane Téin Dyanou</i>)	51

IV. MYTHES

29. Kouaoua. Le fils de la rate	60
30. Ponérihouen. Histoire du maître de la montagne de Gobwinrin (<i>Waya Gorodé</i>)	61
31. Touho. La femme taro (<i>Ty, de Wankut</i>)	65
32. Gomèn. Diakamala et le lézard (<i>Kakala Téin Hwala</i>)	66
33. Gomèn. Kavo de Weo (<i>Casimir Téin Boahnou</i>)	69
34. Gomèn. Le vivant au pays des morts (<i>Lalié Nyaéma</i>)	70
35. Koumac. Le frère et la sœur de Pouanlotch (<i>Laurine Tyawi Téin Dyoré</i>)	72
36. Koumac. Tein Dyoré et le chef de Pouébo (<i>Laurine Tyawi Téin Dyoré</i>)	74
37. Nénéma. Le meurtre d'Ayou	77

V. COSMOLOGIE

38. Ponérihouen. Histoire des vieux d'il y a longtemps et des pays de Nouvelle-Calédonie (<i>Pierre Poinrinpoéa</i>)	80
39. Ponérihouen. Discours de pilou (<i>Eleicha Nébaye</i>)	83

I. FABLES

LES DEUX FEMMES DE GAGALETCH

I. WEBIA.

A Gagaletch, au col, entre Wébia et Hwanane, vivent deux femmes : Doubwek et l'autre Toririhwane.

Un jour les deux femmes descendent au marché, à Gomèn. Elles vont d'abord chercher des vivres dans leur jardin, puis elles descendent et trouvent une femme, Dirik (oiseau marcheur de couleur chocolat). Celle-ci leur demande : « Où allez-vous ? » — « Au marché ». « Attendez-moi, je vais chercher des vivres pour descendre avec vous ».

Elles vont toutes trois jusqu'au pic Gayadji et trouvent là une autre femme, Tchadjop. Celle-ci demande : « Où allez-vous toutes trois ? » — « Au marché ». — « Attendez-moi, nous allons y aller ensemble ».

Les quatre femmes vont jusqu'à Ganekone où elles rencontrent une autre femme Doulouviyin (petit oiseau à la tête et aux épaules rouges, au ventre vert), qui, elle, veut aussi les accompagner.

Elles arrivent à Hwayangéne où elles trouvent Bwanedo, le martin-pêcheur, qui veut aussi partir avec elles.

Le groupe des femmes quitte la chaîne et arrive à Koutnélyo. Elles trouvent là Séyélo qui est la gardienne du passage dans les deux sens. Séyélo leur dit : « Vous allez porter les vivres crus et moi je vais porter le casse-croûte (*nébo* : vivres crus apportés par la route). Elle prend le panier qu'elle met dans son dos. Mais elle possède une deuxième bouche située dans sa nuque. La bouche antérieure parle aux autres tandis que l'autre bouche mange ce qu'il y a dans le panier. Midi arrive. Les femmes veulent se reposer pour manger un peu, mais Séyélo leur dit qu'il est interdit de s'arrêter en route pour manger si l'on va au marché. Elles marchent toujours et Séyélo trouve de la canne à sucre sauvage et des târos sauvages dont elle remplit le panier qu'elle a vidé. Toutes les femmes déposent leurs affaires ensemble.

On arrive à Gomèn. Séyélo dépose son panier à côté des autres et



dit : « Voilà, vous avez toujours parlé en disant que vous aviez faim, ce qui est défendu. Maintenant les Dieux nous ont donné la canne à sucre sauvage et des mauvais taros ! »

Elle envoie les femmes voir là-haut un Chef. « Si vous voyez le bambou debout devant la porte, c'est là la maison du Chef. Allez appeler le Chef pour qu'il vienne voir. »

Les femmes vont chercher le Chef tandis que Séyélo dispose des tas parallèles de vivres et des taros et de la canne à sucre sauvages. Le Chef arrive et Séyélo lui dit que c'est elle qui a apporté tous les vivres et que les autres n'ont apporté pour lui que les aliments sauvages. Le Chef dit qu'elles attendent un peu, parce que ses enfants vont aller chercher des coquillages pour elles. Ils arrivent avec de la tortue et de la vache marine dont ils donnent la plus grosse part à Séyélo et tout ce qui est petit aux autres femmes. Séyélo dit aux femmes : « Voilà ce que le Chef a donné. On va fumer le poisson et demain on va remonter. » Les femmes disent : « On ne va pas s'en retourner tout de suite ; nous voulons aller chercher de l'eau salée à Téoudié. » En réalité, elles sont en colère et cherchent une vengeance.

Elles arrivent à la mer et trouvent un grand bénitier. Elles appellent la vieille Séyélo et lui

disent d'aller chercher le bénitier, à quoi l'autre répond : « Pour l'attrapper il faut prendre un bois, le mettre dans la bouche et arracher le bénitier en tournant. » Une femme plonge, remue la terre autour du bénitier pour salir l'eau, puis remonte à la surface en disant aux autres que c'est trop dur de l'arracher et qu'elle est remontée pour se reposer. Les femmes disent à Séyélo d'y aller parce qu'elles ne feront rien de bon. Il faut qu'elle y aille elle-même, toutes les autres ne savent pas.

Séyélo décide de descendre : « Bonnes à rien, attendez-moi ici ! » Elle plonge. L'eau est sale autour du bénitier. Elle remonte et dit : « L'eau est sale, où est le bénitier ? » — « C'est en bas, là » disent les autres. « Il faut plonger la tête en avant pour aller tout droit et ne pas te tromper. » Séyélo plonge ainsi et met la tête dans la gueule du bénitier qui se referme et lui coince la tête. Bien fait, disent les femmes, le bénitier l'a attrapée et elles se sauvent. Arrivées à Gomèn, elles prennent tous les fruits de mer de l'échange et se sauvent chez elles.

La vieille Séyélo remue dans tous les sens pour essayer de remonter et arrache le bénitier. Elle remonte avec le bénitier sur la tête et part à la poursuite des autres. A Gomèn elle voit son poisson parti. Elle court après les femmes pour les tuer, le bénitier toujours sur la tête, mais elle ne voit pas bien clair.

Bwanedo se cache chez elle, puis Doulouviyin aussi quitte la route et se cache chez elle. La vieille court toujours et ne voit rien. De même pour T'chadjop qui se cache sans être vue ; puis Dirik aussi. La tête de Séyélo se met à enfler et elle n'y voit plus du tout. Séyélo se dit : « Tout le monde est parti, eh bien je vais aller frapper les deux femmes là-haut à Gagalech. »

Là-haut, celles-ci voient la vieille descendre à Webia avec le bénitier en chapeau sur sa tête. Elles rentrent dans leur case, prennent de la cendre et vont la répandre tout le long du chemin depuis Hwayangéne. Elles rentrent chez elles, prennent chacune un masque et se disposent à une certaine distance l'une de l'autre en tenant leur sagaie et leur casse-tête. « Voilà notre nourriture », disent-elles, « nous allons la tuer si elle vient et nous la mettrons au four ». Les deux femmes descendent en courant ; l'autre court en montant et la cendre s'envole en fumée. Séyélo voit la fumée et se met à avoir peur du nombre de guerriers qu'elle imagine. Elle s'en retourne et prend la fuite jusqu'à Gomèn. Arrivée chez Dirik, elle lui demande son aide. Dirik dit : « Non ! Allez, frappez-la. » T'chadjop plus loin de même refuse son secours. A Ganekone, Doulouviyin fait chœur et menace de la tuer elle aussi. Bwanedo encore refuse son aide et dit : « Allez, tuez-la. »

Séyélo arrive chez elle. Les deux autres femmes retirent le masque et s'en retournent pour faire cuire leur poisson.

Séyélo reste chez elle, en haut du tertre des Bay, sur la crête. Elle est toujours là avec le bénitier sur la tête.

L'AIGLE ET LA ROUSSETTE

2. VOH.

L'aigle (Bwaholé) et la roussette (Hmayotch) décident de construire une maison.

L'aigle dit à la roussette de commencer le travail, lui va se promener pour le moment.

L'aigle monte dans le ciel pour aller chercher le vent du haut. La roussette travaille tandis que l'oiseau se laisse porter par le vent et ne descend que le soir pour venir coucher avec la roussette. L'aigle ne veut pas aider la roussette à transporter le bois ; la roussette lui demande de l'aider à tirer les peaux de niaouli ; l'aigle refuse. Il en est de même quand il s'agit de fixer la paille. La roussette couvre la maison qu'elle termine sans son aide. Elle amène alors du bois de cuisine et le met dans la maison, puis va chercher des provisions de nourriture qu'elle dépose aussi dans la cuisine.

Le mauvais temps arrive. Il se met à pleuvoir ; la roussette entre dans la maison et ferme la porte. Le *bwaholé* reste dehors, vient se percher sur la case et appelle l'autre afin que la roussette lui ouvre la porte. Il n'obtient pas de réponse. Il descend et fait le tour de la case sans résultat. Finalement l'aigle meurt de froid dehors sans que la roussette se laisse fléchir.

MOUNHOUTCH ET MOUNHOUDA

3. VOH.

A Pwékéa habitent deux femmes, Mounhoutch et Mounhouda. Cette dernière, la cadette, dit à l'aînée de rester à la maison tandis qu'elle va descendre pêcher les crevettes, plus bas, dans le petit ruisseau Hwawénéne. Arrivée là, elle accroche son panier et son filet et retire ses deux yeux qu'elle pose dans un trou de rocher et se met à danser. Quand elle est fatiguée de sa danse, elle appelle :

Kasatanga né douli pimaong ayngwénéa et ses deux yeux sautent et se remettent dans les orbites. Elle reprend son panier et remonte à la maison.

Elle dit à sa sœur qu'elle a trouvé des garçons en train de faire l'exercice à la fronde et qu'ils l'ont empêchée d'aller à la pêche.

Elle continue à agir ainsi tous les jours afin que sa sœur fasse la cuisine toute seule sans qu'elle ait à l'aider.

Un jour, l'aînée veut savoir ce qu'il en est et la suit en cachette. Elle voit sa sœur en train de danser et, en s'avançant, s'aperçoit qu'il lui manque les yeux. Elle prend les yeux dans le creux du rocher et s'en remonte en pêchant les crevettes. Arrivée à la maison, elle met les yeux chacun dans une feuille de taro et les fait cuire.

Quand la cadette chante pour retrouver ses yeux, rien ne vient. Elle remonte aveugle. Elle arrive chez sa sœur en lui disant que ce sont les autres à l'exercice qui lui ont blessé les deux yeux. L'aînée lui répond que c'est de sa faute à force d'aller voir les jeunes gens faire l'exercice. Au repas, l'aînée donne à la cadette à manger ses yeux sans savoir. « C'est bon, qu'est-ce que c'est ? » demande-t-elle. « Ce sont des champignons de couche », répond l'aînée. Les deux sœurs continuent à habiter ensemble.

L'aînée envoie Mounhouda chercher de l'eau en lui disant que c'est à son tour de travailler, mais au lieu de lui rapporter de l'eau la cadette urine dans la gourde. L'aînée sent que c'est de l'urine et pas de l'eau et lui dit : « Tu veux me jouer des tours, mais tu ne sais pas encore ce que je t'ai fait en te faisant manger tes propres yeux. »

Les deux femmes se battent entre elles et s'entretuent.

DALAP, petit chef de Hwahat.

HINDOYA ET HAMDOYA

4. VOH.

Deux sœurs, Hindoya et Hamdoya, habitent ensemble. Hindoya va toujours travailler aux champs tandis que l'autre reste à la maison, prétendant avoir mal à la tête. Elle reste couchée dans la case.

Le crabe *Pwangé* sort du rocher et arrive à l'habitat des deux femmes. Il les appelle toutes deux par leur nom pour avoir du feu. La fausse malade tend un brandon au crabe et ce dernier lui avale le bras jusqu'à l'épaule. Elle reste là et le crabe s'en retourne.

L'aînée revient des champs, fait la cuisine et donne à manger à sa sœur malade dans la case sans savoir ce qui s'était passé.

Le lendemain de même, le crabe revient, demande un tison, et avale

l'autre bras. Cette fois-ci, la sœur aînée s'aperçoit au soir que sa sœur n'a pas de bras, mais elle ne dit rien.

Le lendemain, c'est encore la même chose : l'aînée s'en va, le crabe revient et demande du feu. « Comment vais-je te le passer, je n'ai pas de bras ? » — « C'est vrai », dit le crabe, « mais tu as encore deux pieds. » La cadette lui fait passer le brandon avec le pied que le crabe avale.

L'aînée revient au soir. Un jour encore et l'autre pied s'en va, avec le brandon que le crabe avait réclamé. La cadette est maintenant cul-de-jatte. Au soir l'aînée s'en aperçoit et pense que réellement quelque chose s'est passé.

Le lendemain, elle fait semblant de partir et se cache derrière la porte. Elle entend le crabe descendre. L'aînée se tient prête avec une hache. Le crabe crie pour avoir du feu. « Avec quoi vais-je te le donner », répond la cadette. « Et ta bouche ? » Hamdoya se roule vers le feu pour passer un brandon, mais n'y arrive pas. Le crabe alors s'avance pour avaler la tête mais l'aînée le tue et le coupe en deux. Hindoya dit alors à sa sœur cadette : « Tu voulais que je travaille pour nous deux pendant que tu faisais la malade. » Elle ouvre le ventre du crabe, en sort les membres et les remet en place ; puis elle met le crabe au four et quand il est cuit les deux femmes le mangent.

TIN ET LES OISEAUX

5. PABOA.

L'échassier Tin monte la rivière de Pamboa et trouve le canard Ni en train d'affûter son herminette à Tupiya. Tin dit à l'autre de passer son bec à l'herminette pour le rendre moins disgracieux. « Ainsi », dit-il, « il ne sera pas plat. » Il continue de marcher et trouve le petit oiseau blanc Ma en train de manger le fruit de l'arbre *poulè*. Il lui dit : « Prends la graine du fruit et mets-la dans ton œil, comme cela il ne sera pas blanc. » Il continue sa route et trouve l'oiseau siffleur Dyiwa en train de croquer des sauterelles dans un brûlis. « Roule-toi dans le brûlis », dit l'autre, « comme cela tu ne deviendras pas noir. » Il continue, trouve Doupiyin, le rouge-gorge en train de faire cuire le poil de roussette pour le teindre. « Finis ton travail », lui dit-il, « après tu vas prendre le jus et te passer le cou avec pour qu'il ne devienne pas rouge. » Plus haut, il trouve le Tén Pwiwi, le notou, et ses serviteurs, en train de construire une case. Ils en sont à mettre la paille au sommet ; ils amènent le *domgo*, faitage sculpté et demandent au Tin de regarder comment ils le placent. Ils disposent

la sculpture avec le visage tourné vers la porte et lui demandent : « Est-il bien placé ? » « Non », répond l'autre, « tournez-le à l'envers. » Ils placent le faitage, face à l'arrière. « Non », dit l'autre, « tournez-le à l'envers. » Ils tournent le faitage avec le visage dirigé vers la gauche. Ils font la même demande, obtenant la même réponse. Tén Pwiwi fait alors descendre l'un d'entre eux pour voir d'en bas. Les autres ont mis le visage face à la porte. Celui qui est descendu dit « Là, cela va bien. » Tous s'exclament : « Il nous a trompés, celui-là, maintenant on va le tuer. »

Le Tin se sauve avec derrière lui tous les serviteurs du Tén Pwiwi armés de casse-tête, de sagaies et de frondes. Il arrive chez Doupiyin et lui demande : « Sauve-moi la vie ! » L'autre rétorque : « C'est toi qui veux que je te sauve la vie après que tu m'as dit de passer mon cou à la teinture et maintenant mon cou est tout rouge. » Le Tin se sauve, arrive chez Dyiwa et lui demande secours. « Tu m'avais dit de me rouler dans le charbon », dit l'autre, « et maintenant je suis tout noir », et il lui refuse son aide. L'échassier arrive chez Ma qui le repousse également et qui, comme les autres, se met aussi à sa poursuite avec les serviteurs du Tén Pwiwi. L'échassier arrive enfin chez le canard qui lui reproche son bec plat depuis qu'il l'a passé à l'herminette, sur les conseils du Tin. L'échassier se sauve toujours avec tout ce monde à ses trousses. Il se sauve alors dans la cascade de Bwaol, dans la rivière de Touvia. Les autres arrivent derrière ; le Tin leur tourne le dos et se met à changer de couleur et à lancer des flammes, ce qui arrête ses poursuivants qui le regardent fixement et tombent morts l'un après l'autre. Le Tin continue à changer de couleur et pendant qu'ils le regardent tous ses ennemis tombent morts, y compris le chef.

POAHLÉ BOALO (Wénia).

LES DEUX FRÈRES

6. PABOA.

Il y avait deux frères, deux oiseaux ; l'aîné, appelé Bèn (oiseau coureur) et le cadet, Piwuwu (la pie). Bèn est cultivateur ; son frère est un paresseux. Ils habitent tous deux à Kuro. L'aîné mange tous les jours, mais le paresseux crève de faim. Il demande à manger à son frère aîné en lui racontant qu'il va s'en aller à Gomèn parce que le grand chef de Gomèn l'a appelé pour faire le discours à sa fête. Il faut lui préparer des ignames et des taros. « Si je ne suis pas là, il ne peut pas y avoir de fête. » L'aîné fait la cuisine pour l'autre et lui remplit un panier de nourriture,

pensant que l'histoire est vraie. L'autre prend le panier d'ignames et de taros et suit la route de Gomèn jusqu'à Yadhama où il accroche son panier et s'empiffre. Le panier une fois vide, il se balance sur une liane en laissant tomber ses excréments, puis il s'en revient chez son frère.

Le lendemain il est encore affamé et raconte la même histoire : que la fête n'est pas finie et qu'il doit y retourner. Il repart encore avec un panier de vivres et mange de même en route. A Yadhama les excréments se sont accumulés là jusqu'à être de la hauteur d'une case. Un troisième jour, ayant ramené le panier vide encore, le frère aîné lui demande des nouvelles. Le paresseux lui répond : « On va finir la fête demain pour laisser les gens de Koumac s'en retourner chez eux. Tu vas me préparer à manger demain pour le point du jour. »

L'aîné remplit la marmite mais se demande ce qu'il en est. Il appelle son cadet pour surveiller le feu pendant que lui va chercher de l'eau. Pendant que l'autre souffle sur le feu, Bèn suit la route de son frère, arrive à Yadhama et voit le tas d'excréments que l'autre a laissé. Il voit alors ce qu'il en est. Il prend son couteau de coquillage et entaille la liane sur laquelle l'autre s'assied, par le dessous, en laissant juste un petit morceau, puis s'en retourne.

La marmite cuite, il remplit le panier qu'il donne à son frère qui part avec et accroche de nouveau le panier à Yadhama.

Chaque fois qu'il avait mangé, Piwuwu avait l'habitude de se balancer sur la liane en criant « rre...rre... ! » Cette fois-ci, après avoir mangé la nourriture préparée par son frère aîné, Piwuwu s'étant alourdi, quand il se pose sur la liane pour se balancer, la liane se casse ; l'autre tombe et pique la tête dans ses propres excréments. Il se débat pour s'en défaire et s'en met plein le corps. Il court alors dans le trou d'eau Wépao, dans la crique et se lave entièrement, mais laisse un peu d'excrément dans le coin de l'aile du nez.

Il prend son panier vide et s'en va retrouver son frère qui voit ce qu'il a sur le nez. Il lui demande avec malice des nouvelles de la fête. « Tout s'est bien passé. » — « Mais qu'est-ce que tu as au nez ? C'est bien fait pour toi, tu as voulu me tromper. » L'autre a honte, s'enfuit et depuis il crie comme il faisait quand il se balançait avant de tomber dans le tas d'excréments.

BÉALO BOAHNOU (Wému).

LE FRÈRE ET LA SŒUR

7. GOMÈN.

Téimoa et Eïmoa étaient frère et sœur et, suivant la coutume, vivaient à l'écart l'un de l'autre. La vieille était aveugle, mais la tradition interdisait à son frère de s'occuper d'elle et de la nourrir. Téimoa, la femme, ne savait comment aller chercher sa nourriture et elle ne pouvait demander à son frère d'y aller. Elle vivait seule, sans enfant.

Ne sachant comment mettre fin à son ennui, elle se met à parler à son sexe et lui dit d'aller chercher à manger pour eux deux. Le sexe se détache de la femme et part avec un panier, mais toutes les mouches de l'endroit suivent derrière. Le sexe revient avec un panier plein et ils font la cuisine ensemble. La vieille avait dit à son sexe de faire très attention et de se cacher parce qu'il ne devait pas se rencontrer avec son frère.

Le lendemain, elle l'envoie encore à la recherche de nourriture, pour aller cueillir des feuilles de taros dans les champs. Le sexe repart avec les mouches derrière. Il arrive dans le champ de taros et remplit le panier de feuilles.

Mais il se trouve que l'homme veut aller travailler dans ses plantations. Le sexe le voit venir et veut se sauver, mais il n'y a rien, là, pour se cacher. Il se cache dans la conduite d'eau au milieu des taros et se couche sous les feuilles. Les mouches qui le suivent se posent sur les feuilles.

L'homme arrive à la tarodière, s'approche, et s'étonne de la présence des mouches.

« Qu'est-ce qu'il y a donc qui sent mauvais ici ? » se demande-t-il. « Est-ce de la nourriture pourrie ou un rat crevé ? »

Il regarde partout, écarte les feuilles pour fouiller et finit par trouver le sexe dans le ruisseau. « A qui appartient ce sexe qui est là tout seul ? » se demande-t-il. Le sexe parle, mais il lui est interdit de dire le nom de la sœur. — « C'est le sexe des autres, là-haut, qui m'ont dit d'aller chercher des feuilles de taros. »

L'homme comprend, se détourne sans parler et repart chez lui. Le sexe se lève, prend son panier et va trouver la vieille qui lui demande s'il n'a pas vu un homme. — « Oui, dit-il, j'ai trouvé les autres qui viennent d'en bas. »

La vieille se met en colère après son sexe et lui dit : « Tu ne m'as donc pas écoutée, tu ne sais donc pas que c'est défendu d'être vue par son frère ? » Elle l'interpelle tout en le frappant entre ses jambes. Et la vieille se met à penser que cette affaire est mauvaise. — « J'ai envoyé mon sexe pour aller chercher à manger et mon frère l'a vu. »

Elle attache une corde au toit de sa case, se la passe autour du cou et se suspend ; son corps tourne, étranglé.

Un jour, le frère monte là-haut pour prendre des nouvelles. Il ouvre la porte, trouve dedans la morte, referme la case et repart.

HIGUÈ TEIN BWAHNOU,
épouse Nyaéma (Boaganda)

KÉGUÉ ET TILÈ.

8. GOMÈN.

Kégué, le pigeon vert, et l'oiseau Tilè se battent sans raison. Tilè est plus fort que l'autre et frappe le pigeon vert sur le bec et le fait tomber à l'eau. Le pigeon vert part avec le courant et arrive plus loin dans la vallée, au pied d'un pommier canaque. Ce pommier appartient au dieu Kapoangoa Kapwityalo. Le pigeon reste couché là sur le dos avec le bec en l'air, mais une pomme canaque lui tombe sur le bec et il commence à la mâchonner, ce qui le fait revenir à la vie. Il se redresse et s'assied. Kapoangoa Kapwityalo arrive et trouve l'oiseau assis au pied de son arbre.

— « D'où viens-tu ? » lui dit-il.

— « Je viens de là-haut. C'est Tilè qui m'a jeté à l'eau. »

Kapoangoa était descendu avec un panier. Il monte sur son arbre pour aller ramasser ses pommes. Il redescend avec son panier plein et invite le pigeon vert à aller avec lui à la maison. Ils dorment ensemble. Au matin Kapoangoa demande à Kégué s'il est capable de grimper sur un cocotier. L'autre répond affirmativement.

— « Bon », dit-il. « Tu vas monter sur le cocotier et prendre deux cocos verts, mais il faut que tu redescendes avec et que tu fasses attention de ne pas les jeter à terre. »

Le pigeon vert obéit scrupuleusement à ces prescriptions et arrive avec ses cocos. Kapoangoa lui dit : « Tu vas prendre ces cocos et les mettre derrière la maison. » La nuit arrive, ils dorment encore ensemble. Au matin, Kapoangoa dit au pigeon d'aller voir les cocos qu'il avait posés la veille derrière la maison. Kégué va voir et trouve une jolie fille assise derrière la maison. Elle est si jolie que les feuilles des arbres d'alentour en sont devenues toutes rouges.

Kapoangoa donne la fille à Kégué qui se réjouit de la prendre pour femme. Il remercie, dit adieu à Kapoangoa et part avec la fille, remontant

la vallée. Il arrive au col, lance un cri pour signaler sa venue à Tilè. L'autre entend et dit : « Ça, c'est Kégué. » Le pigeon vert arrive avec sa femme et Tilè lui demande : « Où donc as-tu trouvé cette fille ? » — « Je l'ai trouvée chez Kapoangoa Kapwityalo qui me l'a donnée. »

Tilè, envieux, demande à l'autre de lui donner sa femme. Kégué refuse. Tilè dit alors au pigeon vert : « Nous allons nous battre encore. » Mais Kégué ne veut pas se battre. Tilè lui demande encore, il refuse.

Alors, Tilè saute à l'eau tout seul pour faire comme l'autre. Le courant l'emmène et il arrive au pied du pommier canaque de Kapoangoa Kapwityalo. Là, il se couche avec le bec en l'air, le fruit lui tombe sur le bec et il l'avale. Il s'assied au pied de l'arbre.

Kapoangoa arrive, trouve l'oiseau, lui demande d'où il vient. Tilè répond en mentant effrontément. « Je me suis battu avec Kégué et il m'a jeté à l'eau. » Le vieux va remplir son panier de pommes et remonte chez lui avec Tilè à qui il offre l'hospitalité. Le lendemain, Kapoangoa demande à Tilè s'il sait grimper aux cocotiers. Sur la réponse affirmative de ce dernier, il lui fait les mêmes recommandations au sujet des deux cocos verts à aller prendre et à ne pas laisser tomber à terre.

Tilè grimpe au cocotier, descend, mais, à mi-chemin, il se fatigue et laisse tomber les deux cocos. Il les ramasse, les fait voir à Kapoangoa : la peau des cocos est un peu arrachée. Le dieu lui dit de les mettre derrière la maison. Au matin, Kapoangoa l'envoie pour voir les deux cocos. Il trouve une fille, mais dont le visage est défiguré avec des squames.

Le Kapoangoa demande à l'oiseau : « Tu as trouvé la fille ? » Tilè répond : « Oui », et il se plaint de son visage abîmé. Le dieu lui dit de la prendre pour lui. Tilè part avec la fille. Il monte le col et crie en haut du col pour que Kégué l'entende. Il arrive enfin avec sa femme chez Kégué et Tilè demande à Kégué de faire l'échange de sa femme contre la sienne. Le pigeon vert s'y refuse. Tilè frappe Kégué, ils se battent, puis se séparent et chacun part de son côté avec sa femme.

ILOULOU DALIMA (Boaganda).

II. CONTES

L'OGRE ET LE FILS DE KAVO

9. HIENGHÈNE.

L'ogre Kahwikahok habite Gaweloue, dans la crique Wetikone.

A force de manger tous les hommes du pays, il n'a laissé vivantes que deux femmes. Il ne peut les tuer parce qu'elles habitent au sommet de la cascade, à Tewa. Elles avaient l'habitude de descendre en bas avec une corde et de remonter dès qu'elles voyaient quelqu'un.

Les deux femmes s'appelaient Kavo et Iké. Quoique vivant seule, Kavo, l'aînée, devient enceinte. Un jour les deux femmes partent à la pêche aux crevettes. L'ogre les voit. Il change de dents et met ses dents de cannibale, prend un sapin pour sagaie et déracine un arbre pour s'en servir comme casse-tête. Il descend en bas. Les deux femmes le voient et se sauvent, mais il en attrape une à la crique et la tue. C'est Kavo. Il lui ouvre le ventre et dépose ses entrailles au pied d'un bananier. Quand les viscères ont pourri, le gosse en sort et vient au monde. Le bananier était chargé de fruits et le gosse tête la sève à la pointe du régime et se nourrit ainsi jusqu'à ce qu'il soit devenu grand.

Iké descend à la cascade et trouve le gosse en train de marcher. Elle l'emmène et habite là-haut avec lui jusqu'à ce qu'il soit d'âge adulte. Elle lui explique alors la présence de l'ogre.

Le garçon prépare ses armes et veut faire descendre la corde par Iké ; elle s'y refuse d'abord afin de préserver la vie du garçon, et c'est lui-même qui doit descendre la corde. La porte de l'ogre était sur le toit de sa case, le garçon monte là-haut. En chemin, il cache une, puis deux sagaies, une troisième derrière la maison. Il monte sur le toit, descend dans la porte et trouve les enfants de l'ogre qui sont muets ; il les tue tous, sauf une fille qui se cache dans un coin de la maison.

L'ogre revient, jette la viande, mais personne ne vient la chercher, ce que voyant il descend dans la case et trouve tous ses enfants morts sauf la fille. Il lui demande ce qui s'est passé. Elle lui répond par signes en dési-

gnant le garçon caché dans un coin. L'ogre tire sur la natte qui le recouvrait et frappe le garçon avec son casse-tête, mais ce dernier part et se sauve de côté, puis monte à la porte. L'ogre monte après lui, mais le garçon est déjà à terre ; il arrive à côté de la première sagaie, la saisit et blesse l'ogre à la jambe. « Ça y est ! Tu es fait ! » — « Ta sagaie ne m'a touché que les nerfs et les os, je vais pouvoir encore te tuer. » Le garçon s'enfuit, poursuivi par l'ogre. Il attrape la deuxième sagaie et blesse l'ogre à la cuisse. Même discours de l'un et de l'autre. Le garçon s'enfuit, prend la troisième sagaie et en frappe l'ogre au foie et au cœur. Cette fois, l'ogre est tué net. Le meurtrier invoque alors les esprits des morts mangés par Kahwikakok et ils reviennent tous pour manger l'ogre, avec chacun des pierres ou des bois sur la tête.

Maintenant qu'il n'y a plus d'ogre, la population revient dans le district, mais entre temps la femme est morte de faim, là-haut, sur la cascade.

PHILÉMON, chef de Gavatch.

KEWETCH ET KEWAOUMI

10. VOH.

Au lieu-dit Hwinwétyapoék résident deux femmes, Kéwetch et Kéwaoumi. Elles prennent un filet pour aller pêcher les crevettes. A leur retour, l'ogre Kapoangoa qui habite à Dole aperçoit la fumée du feu où elles font cuire les crevettes. Il arrive avec sa sagaie et son casse-tête et traverse la rivière. Mais les deux femmes le voient, rentrent dans une case, s'accrochent en haut du mur aux tressages en fibres de cocotier et se transforment en paniers. Kapoangoa trouve la marmite et la vide. Il rentre dans la case, met le restant dans les paniers et les accroche autour de son cou pour s'en retourner.

Pendant que l'ogre marche les deux femmes mangent ce qui est dans les paniers. Arrivé auprès de chez lui, l'ogre sent que les paniers sont vides et les jette chacun dans une crique. Descendant au fil de l'eau, les deux femmes se rencontrent à l'endroit où il les avait vues pour la première fois. Elles méditent leur vengeance et vont trouver la souris Tyimbwi pour faire périr le Kapoangoa. La souris leur dit de confectionner une ficelle avec l'écorce du bois Hamoé, celle qui est utilisée pour faire les filets et les frondes ; ce qu'elles font.

La souris part en reconnaissance et voit le Kapoangoa accroupi sur ses talons. La souris revient voir les femmes et leur demande où est l'en-

droit où le Kapoangoa a volé la marmite. Les deux femmes lui montrent l'endroit et lui disent que lorsqu'il est accroupi dans cette position les boyaux lui sortent de l'anus. La souris décide de faire une galerie qui arrivera à l'endroit exact où les boyaux traînent à terre. Quand ce travail est achevé elle dit aux deux femmes : « Avez-vous fini la ficelle ? Moi, j'ai fini le trou », et elle les envoie refaire la pêche aux crevettes afin qu'elles procèdent comme auparavant pour attirer le Kapoanga. Les deux femmes partent à la pêche après avoir donné la ficelle à la souris. Celle-ci fait passer la ficelle dans la galerie et la termine par un lacet qu'elle dispose juste au trou.

Le Kapoangoa ayant vu d'en haut les femmes pêcher, descend et trouve les deux femmes qui se sauvent. Il s'assied puis s'accroupit pour manger les crevettes ; ses boyaux et ses testicules tombent dans le trou, juste au milieu de la ganse du nœud coulant. La souris tire la boucle et serre le nœud. Elle sort et appelle les femmes pour tirer la ficelle. La douleur force l'ogre à s'asseoir. Il se met à hurler pour appeler sa famille afin de le défendre. La souris appelle alors les siens qui attaquent à coups de dents la famille du Kapoangoa. Ils se sauvent tous et l'ogre est tué par les souris.

TEIN DYOUNIYA (Wélis).

DOREYATE ET MAGUEYATE

II. VOH.

Deux femmes, Doréyate et Maguéyate habitent à T'chouétch un peu en aval de Pwékéa. Elles s'en vont chercher de l'eau salée et suivent la rivière de Pwanloche. Elles arrivent à l'embouchure, attrapent une petite tortue, et se disent qu'elles vont la garder pour être leur enfant. Elles remontent à T'chouétch et la mettent dans un trou d'eau. Elles la nourrissent de petites sauterelles qu'elles vont chercher aux alentours. Elles viennent à côté du trou d'eau, chacune avec des sauterelles et chantent pour que la tortue sorte et qu'elles lui donnent à manger :

« Doréyate ma Maguéyate kauli dina yé pwéne
Hala, hala, bwanéwé
Tyambwét ne pawonéwét »

(chant en langue des génies Moakhégne, incompréhensible aux humains).
Elles font ainsi tous les jours et la tortue grandit.

Mais le Kapoangoa, l'ogre, les entendait chanter. Un jour où les femmes étaient parties dans leurs champs, le Kapoangoa descend tout doucement avec une corde ; arrivé là, il chante comme il avait entendu faire aux deux femmes. Il avait préparé un nœud coulant pour jeter à la tête de la tortue ; quand elle apparaît, il lance son nœud, serre et tire la tortue à terre. Il monte avec sa prise sur le Mont Thyone et descend de l'autre côté de Moégualép, remonte sur la hauteur Kawététch Hngéyéne et descend la crique Wéké pour arriver chez lui, à Kanpaïk. Il tue la tortue et la met au four. Il part dans ses tarodières pour prendre des taros pour les manger avec la tortue.

Les deux femmes arrivent derrière en suivant les traces du Kapoangoa. Il ne restait plus là qu'un de ses enfants qui était muet. Elles arrivent et demandent au gosse où le père est parti ; il leur indique par un signe la direction. Mais les deux femmes avaient déjà vu le four ; elles l'ouvrent, sortent la viande qu'elles mettent dans les paniers, tuent le fils du Kapoangoa et le mettent à la place de la tortue dans le four qu'elles couvrent soigneusement avant de s'en aller.

Le Kapoangoa arrive avec les siens, ne trouve pas son enfant mais ne s'en préoccupe pas et s'intéresse à faire cuire ses taros. Quand il ouvre le four, il reconnaît que c'est la chair du gosse à cause des cheveux, et le Kapoangoa reste là à pleurer.

DALAP, petit chef de Hwahat.

WASSAIMBI ET WASSAIHLOA

12. WEBIA.

En haut de Gomèn, dans la chaîne, habitent deux dieux : Wassaimbi et Wassaihloa dont l'habitude est de chercher le magnagua pour s'en nourrir. L'un prend la racine entière (Wassaihloa) et l'autre la casse (Wassaimbi). Arrivé à la maison Wassaimbi demande à l'autre de lui en passer du sien parce que lui n'a pris que la tête. « Tant pis pour toi » répond l'autre, « tu n'avais qu'à faire attention ».

Ils retournent chercher du magnagua, et c'est encore la même chose, et de même, tous les jours, pendant une semaine.

Wassaimbi, le paresseux, pense à se venger : « Attends un peu, tu veux toujours me faire manger la tête de magnagua amère. »

Il y avait par là un bosquet de faux manguiers. Wassaimbi prend un petit et en prépare du poison qu'il va mettre dans la crique Hmalème. Il ramasse les poissons et les aiguilles et aussi tous ceux qui sont déjà

gonflés et mauvais. Wassaimbi mange le poisson et se frotte le corps avec ceux qui sont mauvais. Son ventre s'enfle aussi. Wassaimbi prend alors une ficelle pour s'attacher le cul et s'empêcher de péter. Le ventre enfle encore. Wassaimbi se met alors la tête en bas et les pieds en l'air, détache la ficelle et envoie un pet comme le tonnerre.

Il y a dans la mer un îlot appelé Danekoumou¹ où habite un chef, Tnéin Kamou (mouche verte), qui est cultivateur. Il sent l'odeur du pet et dit à ses sujets : « Nous allons chercher à manger là-haut. Il doit y avoir de la viande pour nous. Je vais suivre l'odeur. Vous viendrez derrière. » Il part en avant et ses sujets partent derrière. Wassaimbi détache l'écorce du figuier sauvage, la plie et se couche dessus.

Tnéin Kamou avait pris son bec de tortue et filait avec ce casse-tête sur l'épaule. Il arrive et voit l'autre la tête en bas, les pieds en l'air et le cul en train de pétarader. Il lui plante son casse-tête jusqu'aux yeux dans l'ouverture. Il voit que l'autre ne bouge pas et le croit mort. Il s'en va pour appeler les siens. Il s'en revient pour voir ce qu'il croit être sa viande, fait la même chose, plante le casse-tête dans le derrière, puis s'en retourne chercher les siens. De même encore une troisième fois, puis une quatrième fois, va voir les siens, remonte avec eux et fait mettre en tas tous les vivres qu'ils apportaient, ce qui faisait un tas grand comme une maison.

Wassaimbi voit que tous les vivres sont posés à terre. Il se dresse debout avec ses deux battoirs d'écorce et les frappe ensemble. Les mouches s'envolent en l'air, voient leur îlot au loin et se sauvent là-bas. Wassaimbi prend les vivres et les emmène chez lui, les fait cuire et plante le reste des tubercules de toutes espèces.

Wassaihloa vient lui demander un peu de cette nourriture nouvelle et inconnue pour eux jusqu'à ce jour. Wassaimbi s'y refuse. « Tu n'as qu'à faire comme moi. » — « Qu'est-ce que tu as donc fait ? » demande l'autre. Wassaimbi lui explique toute l'histoire depuis le début, le poison, le poisson, la ficelle, les pieds en l'air et les battoirs d'écorce, ce que l'autre fait. Son ventre se gonfle à lui aussi et il joue le tonnerre de la même façon. Tnéin Kamou sent l'odeur et parle aux siens d'aller chercher là-haut la viande. Il prend sous son bras son balassor et son casse-tête. Il arrive à l'autre et tape dans son cul. L'autre gémit. Tnéin Kamou s'en retourne et dit aux siens de ne rien amener parce que l'autre là-haut est encore vivant. Il reste chez lui et Wassaihloa demeure là-haut, sans rien, avec son magnagna pour seule nourriture.

Conte recueilli à Hwayangéne.

1. Ilôt Pakiép.

KINHI

13. WEBIA.

Kinhi est un homme que les gens de Waène envoient chercher du poisson *ghatoé* (poisson cornu) au bord de mer, à Gomen.

Il part et répète toujours : *ghatoé, ghatóé*, pour se rappeler du nom, tout le long de la route. Il arrive à Peïnok, va boire, mais, ce faisant, oublie le nom du poisson et pense que le mot est *vagato* (pierre à affûter les lames d'herminettes).

Il arrive à Wendingboay, au col de Tnaoum, descend à Tnaoum et dit aux gens de là qu'il est à la recherche du poisson *vagato*. « Mais ce n'est pas le nom d'un poisson, c'est une pierre à affûter. » — « Eh bien, c'est cela qu'on m'a envoyé chercher. » On lui donne la pierre, il la met dans un panier en feuille de cocotier, l'attache bien et reprend le chemin du retour. Il amène le panier avec le caillou à ceux qui avaient déjà préparé les vivres pour le four.

A son arrivée, le chef dit à ses hommes d'aller chercher les iguames pour faire cuire le poisson. Kinhi, lui, va dans sa plantation, trouve une roussette et se dit : « Ah ! voilà ma femme. » Il prend la roussette et l'attache au panier de vivres lui disant : « Je vais d'abord, tu viendras derrière. » Il s'en retourne et dit aux autres d'attendre sa femme qui amène les vivres. On attend, attend, finalement on ouvre le panier.

Les gens disent à Kinhi : « Ce n'est pas du poisson, c'est une pierre. » — « C'est ce que les gens de là-bas m'ont donné. » — « Répète le nom du poisson. » — « C'est *vagato*. » — « Ça c'est le nom de la pierre, c'est *ghatoé* qu'on t'a envoyé chercher. »

Alors le chef envoie deux hommes chercher la femme mais ils ne trouvent que la roussette attachée au panier.

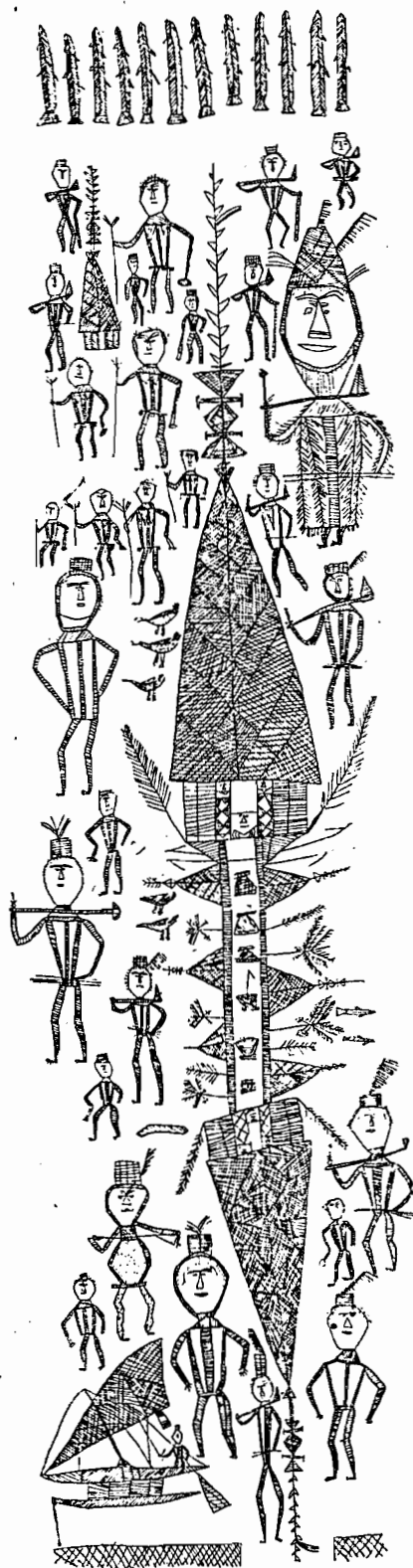
Conte recueilli à Pagon.

TORILITCH ET LA FEMME DU CHEF

14. WEBIA.

Torilitch habite à Tonit où on peut la voir sous la forme d'un rocher.

La femme du chef du clan Goahwala était enceinte. Torilitch vient la voir et l'emmène à la rivière ; pendant que la femme se baigne, Torilitch se mouche du doigt, ce qui provoque une inondation qui emporte la femme.



Torilitch revient à Tonit, avale la marmite avec ses supports afin d'avoir un gros ventre et de prendre l'apparence de Kapo, la femme disparue.

Le chef la prend pour sa femme et elle vit avec lui sous cette fausse identité.

Kapo, partie au fil de la rivière, arrive chez Kapoangoa, ogre qui reste à Kékonweina, entre Colnett et Tao. Elle grimpe sur un pommier canaque. Sa sueur tombe sur le Kapoangoa qui était en train de manger des pommes canaques (*tyak*) de son arbre particulier. Kapoangoa se demande si ce qui lui coule dessus n'est pas de l'eau venant de l'arbre, ce qui était sa manière de savoir si on lui volait ses fruits. Il monte voir et trouve la femme qu'il emmène chez lui.

Deux jumeaux naissent alors à la femme : Téin et Hmoyau. Ils grandissent et prennent des morceaux de bois et se mettent à jouer à la sagaie. La mère voit au loin de la fumée d'un feu et se prend à regretter son foyer. Les deux gosses l'entendent pleurer et demandent des explications. Elle s'y refuse et prétend qu'il n'y a rien. De retour à la maison, les enfants répètent à Kapoangoa que leur mère a dit que c'était la fumée du feu d'où elle était venue. Le Kapoangoa leur répond : « Je vais vous y faire retourner. »

Kapoangoa va de nuit couper un bambou autochtone qu'il remplit de feuilles magiques. Il remet le bambou aux jeunes et leur dit de le lancer en avant sans le lâcher ; ce qu'ils font, un sentier s'ouvre, qui va jusqu'au lieu

d'où leur mère est venue. Les deux jeunes et leur mère prennent la route et arrivent. La femme voit l'autre avec le ventre toujours gonflé vivant avec le mari abusé ; elle entre et la frappe jusqu'à ce que la marmite sorte du ventre.

KIGNE ET DOGNE.

15. PABOA.

Kigne est un petit oiseau à col et poitrine blancs, Dogne est l'épervier.

Kigne habite à Boébaline dans la rivière de Tyouédane. Dogne réside aux rochers sur la crête au-dessus de Tyouédane. Kigne a l'habitude de poser des lacets dans la forêt pour attraper de petits oiseaux. Il en tire à chaque fois, qu'il met à cuire dans une marmite, avec des taros et des ignames, entouré de feuilles de taros et de laitrons, et enfin enveloppé d'une feuille de bananier. Dogne prend sa fronde et lance des pierres sur les bois, sur les arbres ou sur les oiseaux, tout en montant du côté de chez Kigne. Il arrive dans l'allée de l'autre et frappe d'une pierre une perche de bois dur. Kigne, étonné, appelle : « A qui est cette pierre de fronde qui a frappé mon cœur de bois ? » Dogne répond qu'il a touché le bois en tirant sur les oiseaux. « Bon, viens t'asseoir, on va tirer la marmite pour manger. »

Dogne s'assied avec Kigne. Ils tirent la marmite, défont le paquet et mangent. Dogne demande : « C'est le foie de quoi que nous mangeons-là ? » Kigne lui répond : « C'est un morceau du foie de ma mère. » Dogne, stupéfait, se fait confirmer la chose : « C'est vrai que c'est le foie de ta mère ? » « Bien sûr. » — « Mais ta mère est encore vivante, après que tu lui as pris son foie ? » Kigne répond : « Oui, elle est là-bas, dans les plantations, en train de débrousser. » Ils vont ensemble dans les champs de taros et voient la mère bien vivante en train de débrousser. Dogne, persuadé de la réalité de la chose, dit à Kigne : « Demain tu viendras chez moi manger le foie de ma mère. » — « C'est bon, je viendrai. »

Dogne retourne chez sa mère et se met à pleurer. Sa mère lui demande s'il veut manger une banane. Il pleure encore, sans répondre. Elle lui demande s'il veut manger de la canne à sucre ; il pleure encore. Elle lui demande alors s'il veut lui manger la main, puis le bras, puis le pied, puis la tête, toujours sans réponse. Elle demande alors : « Tu veux me manger le foie ? » — « Oui, maman ! » — Mais si tu me prends le foie, je vais mourir. » Dogne répond : « Non, ce n'est pas vrai », et il cite l'exemple de la mère de Kigne encore vivante. Sa mère répond : « C'est peut-être vrai pour la

maman de Kigne. » Dogne lui répond qu'elle ne mourra pas. Sa mère lui dit : « C'est bon, fais comme tu dis, mais moi je sais que je vais mourir. » Dogne ouvre alors le ventre de sa mère et en sort le foie. Il prend des vivres et prépare la cuisine avec le foie coupé en petits morceaux, du laiteron, des feuilles de taros et tout le paquet mis dans la marmite avec des taros et des ignames par-dessus.

En descendant chez Dogne, Kigne fait comme l'autre et lance des pierres de fronde dans tous les sens. Il arrive chez l'autre et sa pierre frappe le cœur de bois de Dogne au bout de l'allée. Dogne, lui aussi, appelle : « A qui est cette pierre qui frappe sur mon cœur de bois ? » Kigne répond : « C'est à moi, je lance des pierres en descendant et voilà que l'une a frappé sur ton bois. » « C'est bon, entre, on va vider la marmite pour manger. » Avant que Kigne descende, il avait fait un trou au pied du poteau central de sa case et avait déposé unealebasse pleine d'eau.

Dogne dit à Kigne : « Assieds-toi, ouvre le paquet de foie. » Kigne demande : « C'est le paquet de quoi ? » Dogne répond : « C'est le foie de ma mère. » Kigne dit : « Tu as retiré le foie de ta mère et elle est encore vivante ? » — « Oui, elle est là, dans le champ de taros, à débrousser. » Kigne dit alors : « On va aller là-bas pour voir si c'est vrai. » — « Oui, on va voir. » Ils vont dans le champ et le champ est abîmé par les mouches vertes qui sont sur le cadavre de la mère de Dogne. Kigne demande : « Hé, Dogne, où est ta mère ? » Ce dernier commence à être triste et ne répond pas. « Tu as une mère », dit-il à Kigne, « j'ai fait ce que tu m'as dit et ma mère est morte maintenant. »

Il prend son casse-tête et sa sagaie et se précipite à la poursuite de Kigne. Ils courent tous deux et arrivent à la porte de Kigne. Ce dernier entre dans la case. Dogne arrive derrière lui et met le feu à la case. Kigne descend dans le trou et suit une galerie qu'il avait préparée à l'avance, sort de l'autre côté de la case, et se cache dans la brousse. La maison en feu s'écroule sur la citrouille pleine d'eau qui éclate à la chaleur. Dogne se réjouit pensant que c'est la tête de l'autre qui a éclaté.

Kigne voit la case brûlée, rentre dans le trou, suit la galerie, ressort au-dessus du poteau et s'envole au-dessus de la fumée de la maison. Dogne l'aperçoit et dit : « Pauvre Kigne, tu es là encore, tout à l'heure j'ai cru que c'était ta tête qui éclatait. Où étais-tu donc quand j'ai mis le feu à la case ? » — « J'ai sauté de place en place au fur et à mesure que la maison brûlait et j'ai pu ainsi échapper aux flammes. Quand tout est tombé, j'ai vu le trou pour sortir. »

Dogne dit à Kigne : « Je vais en faire autant. Tu vas me poursuivre jusqu'à ma case et y mettre le feu. » Kigne dit : « C'est bon ! » Il prend ses

armes et poursuit Dogne qui va se sauver chez lui et entre dans sa case. Kigne debout devant la case y met le feu. La case brûle ; Dogne voit le feu et saute où le feu ne brûle pas. Quand le feu arrive là, il saute de l'autre côté pour l'éviter. Quand tout brûle en bas, il veut monter au poteau au sommet duquel les flammes se rencontrent. Il saute en l'air pour passer, se fait prendre par le feu, tombe à terre et Kigne entend sa tête éclater comme la citrouille. Kigne dit : « C'est bien ! Il est mort ! » et s'en retourne chez lui.

YUA PABOAMA (Wéné).

L'OGRE ET LES CHAMPIGNONS

16. PABOA.

Kapoangoa habite à Wétu, en haut de Wémou, dans la rivière de T'yoné-dane. Les champignons (*tao*) de toute espèce habitent à Batégué. Leur chef est appelé Tami. Un jour, tous les Tao décident d'aller chercher une perche en bois de bancoulier pour en faire un *tyétya* (perche plantée au centre de la place et autour de laquelle on danse). Leur chef Tami avait décidé de faire un pilou. Il leur dit aussi d'aller couper des bambous pour frapper le sol et des écorces de figuier pour en faire des battoirs de rythme. Le soir, dans la nuit, ils vont chanter et danser, ce qu'ils font, et dans la nuit le Kapoangoa n'arrive pas à dormir. Il sort de sa case, se met debout pour écouter et voit que c'est de Batégué que vient le bruit. Il se demande de qui il s'agit puisqu'il a tué tout le monde à tous les points cardinaux. Il prend sa sagaie et son casse-tête et descend tout doucement, sans faire de bruit. Mais Tami dit aux champignons : « Voici Kapoangoa. » A son commandement, ils devront se fixer sur la perche, tandis que lui restera au pied. Quand Kapoangoa arrive, tous les champignons sont fixés sur le bois, du sommet jusqu'au pied. L'ogre entre sur la place et ne voit personne. Il fait le tour du bois, voit les traces des danseurs et, par dépit, les frappe avec sa sagaie et son casse-tête, puis s'en retourne vers sa case pour dormir, mais il entend toujours le bruit de la danse qui a repris. Il sort de sa case et redescend de nouveau. Cette fois-ci Tami avait décidé de rester au pied du bois avec une coquille de « dia » (coquillage qui sert de couteau pour éplucher les légumes), pour en frapper le Kapoangoa s'il faisait le tour du bois. Kapoangoa arrive et ne voit rien que des traces qu'il frappe, puis il vient s'asseoir au pied du bois en se demandant ce qui se passe. Alors Tami lui coupe la tête. Tous les champignons descendent de la perche et découpent l'ogre en petits morceaux qu'ils mettent au

four. Mais quand ils ouvrent le four, il n'y a pas de chair, mais rien que les os et la tête. Ils continuent alors leur danse.

YUA PABOAMA (Wéné).

LA SOURIS ET LA CHAUVÉ-SOURIS

17. PABOA.

Bo, la chauve-souris et Tyaivéi, la souris, sont voisines. Tyaivéi réside à Mémépil, en face de Wénia. Bo, habite à Tèmba, en bas de la crique, entre Wénia et Mémépil.

Un jour Tyaivéi crie à Bo : « Viens, on va aller couper le *halamwi* » (écorce de l'arbre *poulèng* dont on tire les fibres pour tresser les frondes). « C'est bien, dit l'autre. » Ils vont dans la forêt de Parè dans le fond de la crique de Timémboé, celle qui descend sur Wénia. Tous les deux descendent à Pougou, dans la rivière, pour faire une fronde. Tyaivéi dit : « On va jeter des pierres en s'exerçant sur un piquet planté sur un rocher. » Tous deux lancent des pierres jusqu'à ce qu'ils aient chaud et se trouvent tout en sueur. Tyaivéi dit à Bo : « Nous avons chaud ; allons nous baigner. » Ils descendent se baigner dans la rivière de Hwamalèn. Tyaivéi dit à Bo : « Avant de se baigner il faut tirer notre estomac et le laisser à terre. » Chacun tire son estomac et le dépose au pied d'une fougère. Ils vont se baigner. La souris dit alors à la roussette : « Viens, on va prendre chacune une pierre blanche (quartz) pour voir la profondeur du trou. » Tyaivéi prend un caillou et le lance près du bord. Bo plonge et le ramène aux cris admiratifs de la souris. Cette dernière lance une autre pierre et l'envoie à un endroit où il y a plus de profondeur. Elle saute dans l'eau, mais la pierre est trop profonde pour elle. « Où est le caillou ? » lui demande son compagnon. « C'est trop profond pour moi. » La roussette dit : « Je vais y aller. » Elle plonge aussitôt. La souris voit au pied de la fougère les tripes de la roussette et se les met dans le ventre. Elle revient au bord de l'eau. Bo ressort. « Où est la pierre ? » demande l'autre. « La voilà ! » et la chauve-souris montre la pierre aux cris admiratifs de son compagnon. Tyaivéi commence à trembler comme de froid : « F'h ! roussette », dit-elle, « il fait froid ; arrêtons le bain. » Ils montent là-haut. Tyaivéi prend son estomac et le tient à la main. La chauve-souris cherche le sien et demande à Tyaivéi où est son estomac. « Je ne sais pas ; voilà mes tripes », celles qu'elle tient à la main. La souris remet son estomac en place et dit : « Rentrions à la maison. » Bo réclame ses entrailles. « Laisse », dit l'autre,

« on va rentrer. » La souris remonte à Mémépil. Bo monte à Tèmba sans son estomac.

Aujourd'hui la chauve-souris ne peut plus se poser comme un oiseau parce qu'ayant le ventre trop léger et la tête trop lourde, elle bascule en arrière. Elle ne suce que le jus de fruits ou de fleurs parce qu'elle n'a pas de tripes pour manger vraiment. La souris, elle, mange tout le temps, ne pouvant arriver à se rassasier puisque son estomac est double depuis ce jour.

Grand chef AO MALOUMA (Pamboa).

LE HIBOU ET LES ENFANTS

18. GOMÈN.

Deux vieux sont mariés et un enfant mâle leur naît. Leur vie se partage entre la culture qu'ils font avec zèle et la pêche au bord de mer. Quand ils vont à la pêche, ils emmènent avec eux le bébé.

Plus tard, un autre garçon leur naît. Quand ils vont à la pêche, ils portent le dernier et l'aîné marche avec eux.

Voici que les enfants grandissent et deviennent assez grands pour qu'on puisse les laisser à la maison.

Un jour, les vieux décident d'aller à la pêche et cuisent la nourriture pour les enfants, la laissant dans un panier, et eux partent seuls au bord de mer. Le hibou Moéne arrive et trouve les deux enfants seuls. « Où sont vos parents », demande-t-il. — « Ils sont partis à la pêche. »

— « Vous êtes tout seuls à la maison ? Que mangez-vous donc tout seuls à la maison ? »

— « Papa et maman nous ont préparé de la nourriture. »

— « Où est votre manger ? » demande l'oiseau. Les enfants lui font voir le panier.

Le hibou mange tout ce qui était préparé, nourriture et viande, et s'amuse à piquer le visage des gosses avec des éclats d'os. Puis il ramasse les saletés et les épluchures et remplit le panier qu'il accroche au même endroit.

Au soir, les parents arrivent, vont voir le panier et trouvent les saletés. Les gosses avaient bien dit qu'ils n'avaient pas mangé. Ils les interrogent de nouveau et les enfants disent : « C'est un oiseau qui est venu. » Le lendemain, les vieux préparent la nourriture et des crabes dans un panier et cachent les enfants et la nourriture dans un bouquet de cannes à sucre attachées par le haut, puis ils repartent au bord de mer.

Le hibou arrive encore, ne voit personne, mais voit la canne à sucre attachée et pense à en prendre une pour la manger. Il se rapproche pour couper la corde qui tient le haut des cannes à sucre et voit les deux gosses. « Que faites-vous là ? » — « Nos parents nous ont laissés là. »

Le hibou réclame le panier et mange le tout. Au soir, les deux vieux arrivent, et les enfants racontent la même histoire.

Le lendemain, avant de partir au bord de mer, les parents cachent les deux enfants dans un champ de taros. Le hibou arrive encore et ne voit personne. Il regarde autour de lui, voit les pieds de taros et pense les déterrer pour les emporter ; mais il trouve les gosses, prend le panier et mange le tout.

Le soir, les deux vieux en rentrant trouvent encore le panier plein de saletés. Cette fois-ci, ils coupent les cheveux des deux enfants à ras. Au matin, ils préparent la nourriture et disent à leurs fils : « Si l'autre demande ce qui s'est passé, vous répondrez que vous avez brûlé vos cheveux avec de la bourre de coco enflammée. »

Sur ce, les parents partent. Le hibou arrive et voit la tête des enfants. « Comment se fait-il qu'il n'y ait plus de cheveux sur votre tête ? ». — « Ce sont nos parents qui nous l'ont fait. »

— « Comment ont-ils fait ? » — « En les brûlant avec de la bourre de coco. » Le hibou les regarde et les trouve jolis.

— « Est-ce que vous sauriez me couper les cheveux ? » — « Oui », disent les enfants, « on peut le faire ».

Les deux enfants ramassent la bourre de coco et demandent au hibou de venir auprès d'eux. L'oiseau voit la bourre de coco toute rouge. « Mais », demande-t-il, « vous n'allez pas me brûler la tête avec des cocos aussi chauds ? » Les gosses le rassurent : « C'est comme ça que nos parents ont fait. »

Ils prennent la bourre enflammée pour lui brûler les cheveux. Le hibou sent que sa tête chauffe et dit : « Eh ! doucement, vous allez me brûler la tête. » Les deux enfants répondent : « Non, c'est comme ça qu'on nous a fait. » Ils appuient sur la tête. Le hibou proteste : « Tout doucement, je sens que ça me brûle. » Les deux petits reprennent : « Non, c'est comme ça que nos parents nous ont fait pour nous couper les cheveux. Attends un peu, ne te sauve pas », et ils appuient la bourre brûlante sur la tête du hibou. Cette fois-ci, la tête brûle, le crâne se fend et la cervelle coule.

Les deux enfants sont joyeux, s'amuse autour de l'oiseau mort et cette fois-ci mangent leur nourriture. Les vieux rentrent le soir et les deux gosses leur racontent l'histoire.

BOALA NYAÉMA (Boaganda).

TAMOANGUI, L'HOMME-TRONC

19. GOMÈN.

Tamoangui est un être sans pieds et sans jambes, un tronc de corps seulement qui vit dans la forêt, en haut de la montagne de Kaala.

Un homme et sa femme, Pwaorou et Pwaora, vivent ensemble dans la plaine à Bwaba. Ils ont douze enfants, tous garçons. Un matin, les parents disent aux fils d'aller travailler un champ pour y planter des taros.

Les enfants travaillent jusqu'au milieu de la journée, puis décident de s'en retourner à la maison, mais ils vont se baigner avant de manger. En se baignant dans la rivière, ils s'amuse à frapper l'eau avec la main. Tamoangui entend le bruit et décide d'aller voir. Il se laisse rouler jusqu'au bas de la pente, ne pouvant marcher, et arrive au bord de la rivière avec un amas de pierres et de morceaux de bois qu'il a entraînés avec lui tout en roulant. Il s'arrête sur le bord de la rivière et de là appelle les gosses.

Ceux-ci s'arrêtent de jouer, se demandant qui leur parle, puisqu'ils ne reconnaissent pas la voix de leurs parents. Le vieux Tamoangui leur demande de monter et de le tenir un peu.

— « Mais qui es-tu ? » demandent les gosses.

— « C'est moi, Tamoangui. Je veux que vous veniez me gratter un peu le corps et la tête parce que je n'ai pas de mains et que mon corps me démange. »

Les garçons arrivent près de lui, il réitère sa demande. Les enfants s'asseyent autour de lui et se mettent à le gratter où il a demandé, dans le dos, au ventre, et sous les testicules qu'il a grands comme une maison. Il dit à ceux qui le grattent aux testicules : « Grattez plus bas ! » Les deux gosses qui sont là grattent plus bas, près de l'anus que l'autre ouvre largement. « Plus bas encore ! », dit le vieux. Les deux enfants à force de gratter plus bas finissent par rentrer dans le ventre et l'autre referme son anus.

Les dix gosses restants repartent chez leurs parents, et lui remonte en haut de la montagne avec les deux petits dans son ventre. Les autres garçons mangent, puis retournent au travail et, le soir, vont se baigner de nouveau. L'autre entend encore leur bruit et roule de nouveau en bas. Il les appelle encore « Ho ! » Tout se passe de même, les gosses reviennent, le grattent, et il se fait gratter encore sous les testicules, toujours plus bas. Cette fois-ci, cinq enfants grattent près de l'anus et finalement se retrouvent encore dans le ventre.

Les deux parents ne voient plus que cinq gosses venir et se demandent ce qui s'est passé. « Où sont-ils donc ? »

Le lendemain matin, les cinq enfants restants repartent au travail. Après le travail, ils vont encore se baigner. Tout de même, leurs parents se sont décidés à aller voir et se cachent au bord de la crique.

Le Tamoangui arrive encore et appelle les enfants pour se faire gratter. Le père voit l'autre arriver et se met à trembler de peur. Les enfants grattent l'autre qui ouvre encore son anus et les cinq derniers enfants y entrent.

Le père voit ce qui se passe et ses gosses disparaissent dans le ventre de l'autre. Il se met en colère, maîtrise sa peur et arrive et frappe l'autre avec une hache. La hache se casse. Il prend un casse-tête et frappe encore. Le casse-tête se brise. Il prend une sagaïe, mais tout se brise sur la tête de l'autre. Il court à la maison et dit à sa femme ce qui s'est passé. La femme l'engueule et dit : « Tu es donc un homme de rien. » Elle prend elle-même des armes, et frappe le Tamoangui au cou avec une hache. Elle lui coupe le cou. Puis elle casse la tête avec la massue et transperce le corps de l'autre avec la sagaïe. Cette fois-ci, le Tamoangui est mort. La femme est triomphante et dit à nouveau à son mari qu'il est bon à rien.

Elle ouvre le ventre et tous les petits en sortent, les douze garçons vivants. Les parents disent aux gosses d'aller chercher des pierres pour faire un four et manger le diable. Ils le mettent au four. Quand il est cuit, ils veulent le manger, mais la viande est molle et ils la jettent.

Ils retournent chez eux et le père organise une fête en l'honneur de ce qu'il a retrouvé tous ses enfants.

HIGUÈ TEIN BOAHNOU, épouse Nyaéma.
(Boaganda).

LES DEUX SŒURS

20. GOMÈN.

Elles s'appellent Pokodyomi (fruit de *kodyo* rouge) et Pokodyobou (fruit de *kodyo* vert). Elles vont faire la pêche au bord de mer et trouvent dans le sable un coquillage dit « clovis ». Elles le jettent et plus loin trouvent un autre coquillage plus petit qui sert ordinairement à partager les feuilles de pandanus en rubans. Elles le mettent dans un panier et vont à la maison.

Elles rencontrent sur la route une roussette accrochée à une branche d'arbre. Pokodyomi reste debout là, tandis que Pokodyobou part pour aller chercher quelque chose pour taper la roussette. Pokodyomi dit à sa sœur : « Tu cherches un bois contre le bois, un caillou contre le caillou.

Mais nous n'avons plus de parents, pourquoi garderions-nous ces coquillages ? Il n'y a plus qu'à les prendre pour taper la roussette. » Ce qu'elles font, et la roussette tombe morte à terre. Elles prennent les deux ailes de la roussette et jettent le corps, puis continuent la route.

Les deux sœurs arrivent dans la rivière et Pokodyomi voit une anguille dans un trou d'eau. Pokodyobou se dispose à aller chercher une feuille pour vider l'eau du trou. Pokodyomi lui dit : « Que vas-tu faire ? Pour qui garderions-nous les deux ailes de roussette ? Nos parents sont morts. Prenons-les pour vider l'eau. » Elles vident l'eau et trouvent une anguille de petite taille. Pokodyomi dit : « Ce n'est pas celle-là. » Elles vident encore l'eau et trouvent une grosse anguille. Elles l'attrappent, coupent la tête et la queue et jettent le reste. Elles se remettent en marche.

Plus loin, sur la route, elles rencontrent une poule sultane. Pokodyobou cherche quelque chose pour lancer sur la poule sultane. Pokodyomi lui dit : « Que cherches-tu ? Nos parents sont morts : pour qui garderions-nous les morceaux d'anguille ? Prenons-les pour taper la poule. » Ce qu'elles font. Elles tuent la poule mais n'en prennent que les pattes et jettent le reste.

Plus loin, elles trouvent un grand magnagua. Pokodyobou se met à chercher un bâton pour fouiller la terre dans l'intention de sortir la racine de magnagua. Pokodyomi lui dit : « Pourquoi garderions-nous les pattes de la poule sultane ? Nos parents sont morts. Prenons les deux pattes pour fouir la terre. » Ce qu'elles font, creusent avec les pattes et trouvent un gros magnagua qu'elles méprisent. Elles continuent à fouiller et trouvent un petit tubercule ; elles partent avec.

Elles arrivent à un brûlis où il y a des sauterelles *oulo* ; Pokodyobou cherche un bois pour frapper les sauterelles. Pokodyomi lui dit : « Nos parents sont morts, pour qui garderions-nous les magnagnas ? Prenons-les pour taper les sauterelles. » Ce qu'elles font et jettent le magnagua sur les sauterelles. Mais elles méprisent les grosses et ne prennent que les petites.

Elles arrivent à la maison et font cuire les sauterelles. C'est Pokodyomi qui fait la cuisine. Pokodyobou fait semblant d'aller chercher de l'eau mais, au lieu de prendre l'eau, elle urine dans le récipient. Pendant ce temps, l'autre tire la nourriture de la marmite et fait le partage sur deux assiettes en coco tressé et elle urine sur l'assiette de sa sœur. Quand Pokodyobou arrive avec son récipient, Pokodyomi lui donne à manger. Quand elles ont toutes deux mangé et bu, Pokodyomi dit à sa sœur : « Tu viens de manger de la nourriture sur laquelle j'ai uriné. » — « Mais toi, lui répond l'autre, tu viens de boire mon urine. » Elles se querellent et finissent par se battre et se sauver chacune de son côté.

BOALA NYAÉMA (Boaganda).

III. LÉGENDES

HISTOIRE DES CLANS TAWÉA, PIBÈ ET DOUMAY

(Texte : Eleicha NEBAYE, traduction J. GUIART.)

21. KOUAOUA.

On dit que la demeure ancestrale était au tertre Nébay et qu'à la tête de l'allée était le tertre des Tawéa et Pibè. La cause de leur départ de Pibè est qu'ils se disaient Tawéa¹ et Pibè²; le Pibè emmena des bois kaori à Ouvéa. On va les couper dans la forêt, mais c'est le bois (magique) du maître du clan Nébay. Quand ils venaient d'Ouvéa, les gens de là habitaient chez nous les Nébay. Un Nébay se querella avec un homme d'Ouvéa et un Pibè.

Le Nébay chassa les Tawéa et les Pibè. Ils partent et arrivent dans le pays de Méa, au milieu de la vallée de Kouaoua. Leurs deux tertres sont là auxquels ils ont donné pour l'un le nom de Tawéa et pour l'autre celui de Pibè; un troisième est dit Mwabourou³; Mwabourou est l'emplacement de la demeure du Nébay, dont on a dû traduire le nom en la langue des maîtres de la terre de Méa, c'est-à-dire Doumay. Il ne voulait pas se dire Nébay parce que c'est lui qui les avait chassés de là-bas.

Ils résidaient à Niéré, tous ceux qui représentaient la vie du clan Doumay. Eux morts, (ceux de la génération suivante) habitèrent à l'embouchure de la rivière de Kouaoua, avec les gens du clan local Bwatétéa. Ils habitaient aussi à Kuli et La I'oa. Le clan Tawéa lui habitait à Bwakène à Canala.

L'ancêtre du clan Doumay réside maintenant à Ouvéa. Un requin les avait avalés, sa mère et lui, quand il était encore dans le ventre de sa

1. = guetteur.

2. = celui qui attache la barrière (autour de la chefferie).

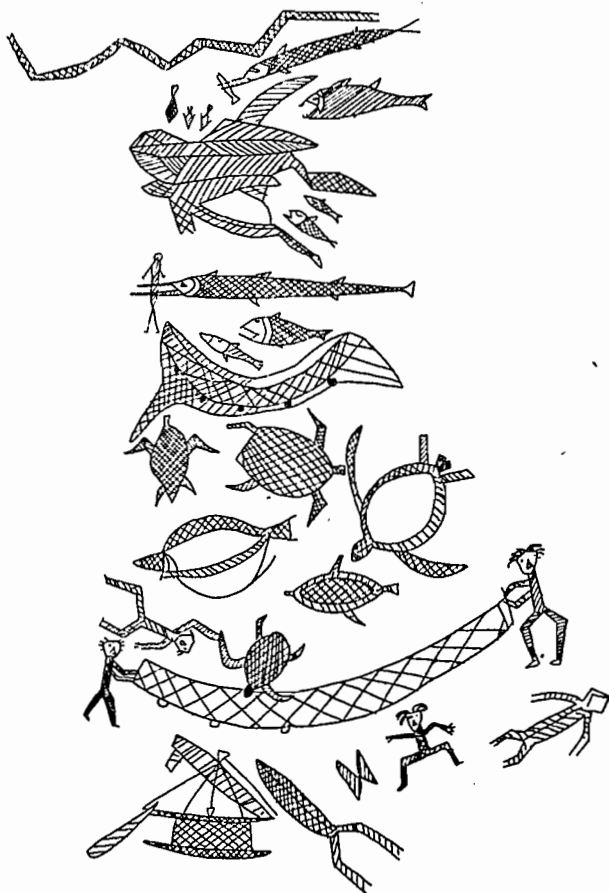
3. Maison du message de guerre.

mère. Cette femme était l'épouse du chef Doumay qui résidait au bord de mer, à l'embouchure de la rivière de Kouaoua. Cette femme qui habitait de l'autre côté de la rivière, était partie gratter du *soa*¹ dans un panier de jonc. Quand le requin arriva, il avala la femme avec son coquillage.

Dans le ventre du requin elle se mit à couper avec le coquillage la peau du ventre. La bête qui souffrait fila et alla s'échouer à Ouvéa. Les habitants d'Ouvéa trouvent le requin ; ils commencent à le découper. La femme parle à l'intérieur du ventre du requin : « Faites attention de ne pas me découper. » Ils ouvrent les entrailles de la bête et demandent : « Que fais-tu là ? Pourquoi es-tu dans le ventre de ce poisson ? » Elle dit : « Je suis la femme de Doumay de Navié² ; le requin m'a avalée quand je traversai la rivière pour aller gratter mon *soa* ; c'est pourquoi je suis là. »

Quand elle accoucha, l'enfant était un mâle, un petit garçon. Quand il fut devenu grand, les maîtres du pays prirent la chefferie et lui donnèrent en lui disant qu'il serait leur chef. C'est le clan qu'on appelle maintenant là-bas à Ouvéa Dounay.

C'est tout ce que je sais.



1. Tubercule sauvage : *Dioscorea bulbifera*.

2. Bord de mer.

TORIRIHNANE ET LES FEMMES DE BATÉT

22. WÉBIA.

Batét réside à Koéyime, en face de Hwanane. Il voit au loin deux femmes qui vivent à Waène. Tous les jours il voit les mêmes femmes. Il fait alors une magie exprimant le souhait que les deux femmes pêchent de nuit à la torche.

Les deux femmes, Kapo et Iké, ont le désir d'aller pêcher. Batét voit les torches descendre la rivière. Lui-même descend aussi pour les attendre au lieu dit Hwawéjét. Là il se change en anguille de forêt à la peau rouge.

Les deux femmes arrivent avec leurs torches, voient l'anguille et veulent la prendre au filet, mais l'anguille se sauve en montant et les deux femmes partent derrière elle. L'anguille bat de la queue pour envoyer de l'eau sur les torches et les éteindre. Les deux femmes restent dans la nuit. Kapo, l'aînée, dit à Iké : « Monte sur un arbre et regarde où tu vois du feu. » Iké monte et dit : « Il n'y a pas de feu où que je regarde, sauf tout près de nous. » — « Descends », dit Kapo, « nous allons chercher le feu. » Elles vont là chez Batét et appellent : « Hay ! » L'autre répond : « Que cherchez-vous ? » — « Nous cherchons du feu, nos torches sont éteintes. » Batét leur désigna une case et dit : « Il y a là du feu, des marmites et à manger. Allez vous reposer. » Les deux femmes vont dans la case, se restaurent et se couchent. Batét envoie alors Danguigne l'oiseau qui saute autour des cases pour dire à Kapo de rester là et de laisser Iké s'en retourner seule. Danguigne porte le message au nom de son maître, le grand chef. Iké s'en retourne seule, Kapo reste chez Batét. Elle devient enceinte.

Toririhmane, génie malfaisant au corps de femme et aux muqueuses du nez toujours en train de couler, décide d'aller voir Kapo. Arrivée là, elle dit à Kapo : « Il ne faut pas toujours rester dans la maison, mais il est bon que tu viennes te baigner. » Kapo descend à la rivière avec Toririhmane. Celle-ci lui dit encore : « Déshabille-toi complètement », ce que Kapo fait et plonge ensuite dans la rivière. Toririhmane se mouche dans l'eau, la rivière enfle, une inondation se produit et le courant emmène Kapo jusqu'à l'île Ouvéa où elle reste gisant sur le sable.

Une femme d'Ouvéa en train de ramasser du bois sec trouve Kapo couchée ; elle l'appelle : « Hay ! Hi. » Kapo répond « Hita. » La vieille dit : « La pluie est tombée, le vent a soufflé ; la pluie et le vent ont débordé autour de ma maison ; les animaux et les oiseaux viennent mourir auprès de chez moi. Qui es-tu ? » Kapo dit : « Pardonnez-moi, je suis Kapo, c'est

l'inondation qui m'a amenée ici. » — « Ah ! », dit la vieille, j'ai maintenant trouvé ma fille. » Elle emmène Kapo chez elle.

Peu après Kapo met au monde deux jumeaux : Tnéin et Hmoéaou. Deux semaines après la naissance, la vieille dit à la mère d'aller manger de la canne à sucre. Kapo y va. La vieille reste dans la case où avec une baguette elle frappe les gosses. Ils se mettent à grandir tout d'un coup et se dressent debout. Kapo revient et trouve les deux enfants debout devant la porte qui l'accueillent. Elle les repousse, mais la vieille la prévient que ce sont ses propres enfants.

Une autre fois, la vieille envoie Kapo aux cultures pour chercher à manger. Kapo partie, la vieille revient, frappe les deux gosses et ils se transforment en adolescents. La vieille leur dit de préparer les sagaies pour en piquer leur mère si elle rentre. A son arrivée Kapo se met à crier : « Qui sont ces deux gosses qui me frappent avec les sagaies ? » La vieille lui répond : « Mais ce sont les tiens. »

Un autre jour, la mère et les enfants vont ensemble aux champs. Les deux gosses s'amuse sur un arbre. La mère voit au loin de la fumée sur la montagne de Wayème à Toubwa. « Voici le feu de chez moi », dit-elle. Ils s'en retournent. La vieille demande aux enfants ce qu'ils ont vu. « Vous n'avez pas vu un feu, par là ? » — « Si, on a vu du feu, et maman a dit que c'était le feu de chez elle. » La vieille demande à Kapo : « C'est vrai ? Vous avez vu le feu et vous avez pensé au pays ? » — « Oui, je parlais toute seule. » — « Préparez à manger », dit la vieille, « parce que demain vous allez repartir chez vous. »

Le lendemain la vieille fait surgir un chemin de sable depuis Ouvéa jusqu'à Wayème. Elle donne des sagaies et des doigtiers aux deux gosses. Ils s'en vont. Derrière eux le sable disparaît dans la mer au fur et à mesure de leur marche. Ils arrivent à Wayème et remontent la rivière. Les gosses lancent des sagaies sur des arbres et chaque fois qu'ils réussissent à toucher des branches, disent : « *Alla la tuda Tnéin ma Hmoéaou* (les deux fils de Batét) *Hay ! Taé nawé tayli Pougédane* » (Montez, jetez, dans l'eau, jetez à Ouvéa).

Ils vont jusqu'à Koéyime où tous les hommes de Batét sont en train de danser dans la grande case. Les deux gosses lancent leurs sagaies sur les perches de bois à l'entrée de la case en répétant toujours la même chose. Ceux qui sont dedans entendent. « A qui ces petits ? » disent-ils, « attrapez-les. » Ils sortent et attrapent les deux gosses aux perches et attachent Kapo à un autre bois. « On va les tuer au jour pour les mettre au four. »

L'oiseau Danguigne est chargé de les surveiller. Il va voir et il les trouve

toujours là. Kapo dit à Danguigne de la détacher pour qu'elle aille tuer Toririhnane. Danguigne rentre dans la case et dit aux autres que Kapo veut tuer l'autre femme qui est Toririhnane. En effet, celle-ci avait avalé des marmites et des calebasses pour se faire passer pour Kapo enceinte. Les hommes vont délivrer Kapo qui va écraser Toririhnane à terre. Toutes les marmites sortent du ventre et Toririhnane meurt.

On délivre alors les gosses et on les reconnaît pour fils du chef.

HNYAMOU TNÉIN, POÈNE (Hwanane).

LE VIEILLE FEMME CANNIBALE

23. GOMÈN.

Une vieille femme qui habite au Sud entend parler du fils nouveau-né de Kavo Thouanga, la fille aînée du chef de Gomen. Elle pense à aller voler le gosse pour le garder pour elle. Elle prend son panier et part.

Elle trouve Kavo chez elle avec son enfant et passe la nuit avec eux. Au matin, elle dit à Kavo : « N'as-tu pas de plantations ? Va donc les débrousser, pendant que moi je vais garder le petit, ramène des cannes à sucre *pwét* et des ignames *ouhék*. » Elle demande des ignames longues qu'elle choisit telles qu'il faille longtemps pour les tirer de terre, précisant même qu'elle voulait avoir le bout.

La mère partie aux champs, la vieille prend le petit, le met dans son panier et le remplace sur sa couche par un morceau de tronc de bananier enveloppé. Elle suit sa route et arrive à Koné où, dans la forêt, elle trouve le *moakhégne* perché sur un bois *gouétch*. Ce dernier était en train de parler tout seul, appelant la pluie, le vent, le tonnerre et la tempête à venir. Il aperçoit la vieille et lui dit de venir se reposer dans sa maison à cause du mauvais temps qui vient de commencer. La vieille, qui commence à avoir froid, accepte et rentre dans la maison du vieux pour se réchauffer à son feu. Le *moakhégne* souffle sur le feu et la chaleur endort la vieille.

Le *moakhégne* ouvre alors le panier, prend le bébé et se sauve pour le rendre à la mère. Il trouve Kavo en train de pleurer son fils et lui demande « Pourquoi pleures-tu ? » — « Parce qu'une vieille a volé mon enfant. » — « Le voilà, je l'ai repris à la vieille. » Le vieux lui donne le gosse et s'en retourne chez lui auprès de la vieille. Ils dorment ensemble.

Au matin, la vieille dit qu'elle va partir et rentrer chez elle. Elle s'en va et va chercher des tubercules *waléy* et des plantes comestibles. Elle

prépare la cuisine pour assaisonner le bébé ; quand tout est prêt, elle reprend le panier et n'y trouve que le morceau de bananier que le *moahkégne* avait mis dans son panier.

Émilie DYAGANE TEIN DYANOU
(Yabé).

LA VENUE DU CHEF BOARATE A KOUMAC

24. KOUMAC.

Le masque Bwandyam est sorti de la mer à Hienghène avec Boarate, celui qui devait prendre la grande chefferie à Hienghène. Le masque se sèche en se suspendant après un arbre puis accompagnant Boarate il monte chez Khowi ma Kowawa dans le fond de Hienghène, derrière Hwango. Il se cache dans la forêt. Plus tard, il descend à Voh chez Mwindyou ma Houti puis de là va s'installer chez Bwahnou ma Bwaouto à Témala. Tous sont *Watambwen* (c'est-à-dire de la phratrie Hwaap) ¹. Puis il passe dans le haut de Tnaoum et de Pwanloch et descend à Gomen chez Nalo ma Nyana et chez Wola ma Yeri, chefs de Gomen qui sont également Hwaap. Il monte ensuite dans la forêt de Tein Weyawe, derrière le mout Kaala. Il passe alors sur le col de Hwaa, descend au lieu-dit Wébia, en bas de Koumac. Il trouve là le serviteur de Téin Bwéone, l'hirondelle *Bivilo*. L'oiseau lui demande d'abord : « D'où viens-tu ? » — « Non », répond-il, « je suis la route. » « Je vais chercher les trois chefs », dit alors *Bivilo*. Les trois chefs sont ceux de la région : Téin Bwéone, Hwala et Gwalé. Ils arrivent. Hwala demande à Boarate : « Avez-vous la maison ? » ². La réponse est négative.

La femme de Hwala qui faisait la cuisine regarde Boarate revêtu de son masque et l'admire, le trouvant mieux que son époux. Elle prend des taros d'eau, des ignames et des coquillages *bayimévin* qu'elle amène chez Boarate ³.

Le chef éprouve la même pensée que la femme ; mais il avait le visage passé au noir de bancoul et la femme revient chez elle avec des taches noires sur le visage. Hwala son époux s'en aperçoit et devine ce qui s'est passé. Il se concerte avec les autres chefs et l'on décide qu'il faut aller

1. Le Nord de la Grande-Terre est divisé politiquement en deux groupements, les Hwaap et les Oote.

2. Euphémisme pour demander s'il a une femme.

3. Offrir à manger à un homme par une femme est une invitation à l'amour.

brûler l'herbe à cause des sauterelles. Tout le monde y va ainsi que Boarate. Sans prévenir ce dernier, ils mettent le feu tout autour de lui. Quand ils voient Boarate entouré par le feu, les autres s'en vont, le croyant mort.

Mais le voilà qui arrive derrière eux avec une provision de sauterelles grillées. — « Qu'amènes-tu là ? » lui demandent-ils dans leur étonnement. « Oh, ce n'est rien, ce sont les sauterelles que nous avons fait griller tout à l'heure. »

Décus dans leur espoir, les chefs disent à Bivilo de construire un barrage sur la rivière afin de l'assécher pour pouvoir faire la pêche. Quand la rivière est presque à sec ils prennent des épuisettes de femme (*bwiyoute*) et commencent à suivre le lit de la rivière. Boarate, lui, suit le bord et rentre dans un trou pour attraper le poisson. Les chefs disent alors à Bivilo d'aller ouvrir le barrage. L'eau qui était retenue arrive en trombe et l'on pense bien que Boarate est mort noyé.

Le voilà qui arrive derrière eux avec ses prises. « Qu'est-ce que tu amènes ? » lui demandent-ils. « Ce n'est rien, c'est ce que nous avons pêché ensemble. »

Les chefs se concertent alors et envoient un bouquet d'herbes (*mwarang*) partout dans le district de Koumac pour inviter tout le monde à aller à la pêche vers Paagoumène, à l'îlot Niroua. Ils y partent en pirogue et tous se mettent à pêcher. Boarate, lui, part de l'autre côté de l'îlot, ce que voyant, les chefs partent avec la pirogue, abandonnant Boarate sur l'îlot. Ce dernier revient, se voit seul, et se met à pleurer. Un dieu sort alors de l'eau et lui demande « Pourquoi pleures-tu ? » — « Je n'ai plus de moyen de retourner à la Grande-Terre. » — « Viens et suis-moi, je descends au fond de la mer. Si tu vois quelqu'un t'offrir à manger, il ne faut rien prendre. » Ils descendent ensemble et passent au pays des morts sur la place de danse. Ils ressortent à Paagoumène, au lieu-dit Dang. C'est par là d'ailleurs, maintenant, que passent les morts, par le chemin inauguré par Boarate. C'est de la montagne qui surplombe que l'on va pour appeler l'esprit (*kingout*) de l'homme qui est malade, afin qu'il retourne dans son corps. Encore une fois, Boarate arrive à Koumac avec le produit de sa pêche à l'îlot.

Se rendant compte qu'ils ne pouvaient le détruire, les chefs pensent à l'installer définitivement sur place. Ils rassemblent tous les chefs et vont au lieu-dit Wandéne¹. On décide là de donner à Boarate la grande chef-ferie de Koumac. Les autres chefs se dispersent aux alentours. Téin Bwéone change de nom pour être Tobo et se voit confier la garde de la

1. Derrière chez le colon Delbor.

route de Bodé. Gwalé prend le nom de Hwanane, monte à Nėjama où il garde la route qui va de Poum. Hwala ne change pas de nom parce qu'il est Hwaap, ainsi que Boarate. Maître de la route de Gomen, il restera près du grand chef et tous les deux se partageront une seule place de danse.

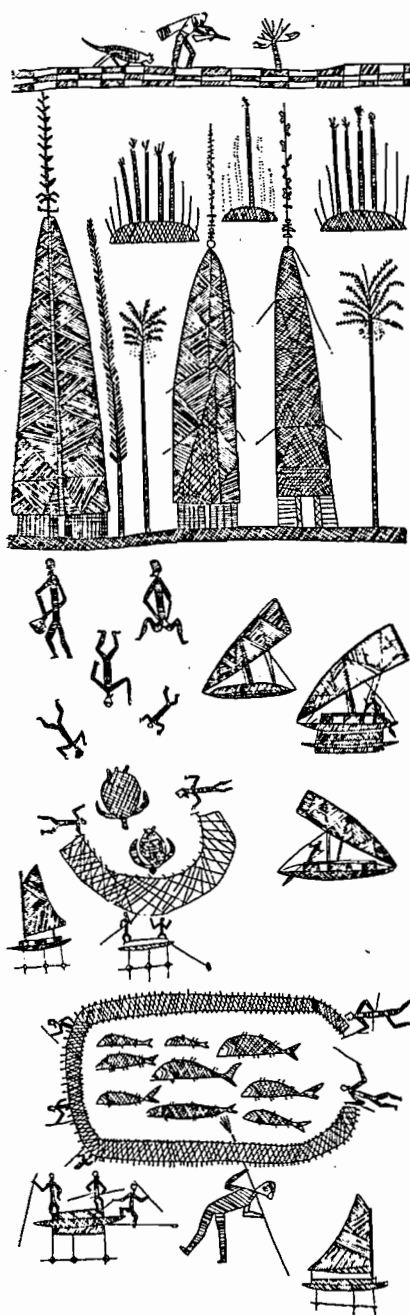
KAVO DE BALADE ET LE CHEF DE OUEGOA

25. OUEGOA.

Téin Bwaouro et son serviteur Danguigne sont partis de Pwala dans la vallée du Dialhot, et arrivent à Pwi, près de la mission de Balade. Debout, là, ils regardent au bord de mer pour voir si la marée est basse, descendent, arrivent en bas et trouvent Kavo de Balade. Ils font la pêche un peu plus loin tandis que Kavo plante son épieu dans le sable pour chercher des coquillages. Elle regarde toujours du côté des deux hommes mais ceux-ci approchent dans sa direction. Kavo appelle Danguigne et lui dit : « Voilà le coquillage blanc. » Le serviteur dit au chef que Kavo les appelle, mais il veut pas qu'ils y aillent. Ils approchent encore plus près d'elle. Kavo dit à Danguigne : « Ramasse ces coquillages et mets-les dans ton panier. » Kavo vient voir le panier de Danguigne : il n'y a pas de coquillages blancs, mais seulement des bénitiers et des coquillages sans intérêt ; leur chef et son serviteur viennent de Pwala et ne savent pas ce qui est bon à manger.

Kavo leur dit : « Tout cela n'est pas bon à manger. » Elle prend les coquillages qu'elle a pêchés et les met dans son panier. Ils partent. Kavo dit à Danguigne : « Laisse le panier, c'est moi qui vais le porter. » Le serviteur laisse le panier que Kavo porte. Ils arrivent à Piwio. Le chef dit alors à Danguigne de prendre le panier pour que la fille puisse rester et qu'ils partent tous deux à Pwala. Kavo dit : « Non, je ferai demi-tour à la crique de Poéoujil, au col de Parari. » Ils montent et arrivent à la crique. Kavo dit : « Continuons jusqu'à Kaulo. » Ils arrivent au col de Kémoala, juste au-dessus de Pwala. Le chef dit alors à Kavo : « Voilà la limite, tu vas venir avec moi jusqu'à Pwala. » Kavo les accompagne jusqu'en bas, et, depuis, le chef vit avec Kavo comme son épouse.

Kavo devient enceinte. On entend parler d'une fête d'ignames à Bodé. Le chef décide d'y partir avec Danguigne. Au cours de la fête, Kavo, la fille du chef de Bodé, voit le chef, l'admire, va chercher des ignames, les fait griller et en remplit un panier. Elle vient alors dans la danse avec un bambou pour rythmer et danse derrière Danguigne. Elle prend son bam-



bou et pique Danguigne en criant : « Eh ! Poè ! »¹. Le chef remarque l'étonnement de Danguigne et lui demande ce qu'il y a mais il lui répond : « Non, non, danse. » Kavo danse toujours derrière Danguigne, le pique encore et lui propose d'aller casser la croûte avec l'igname qu'elle porte sur son dos et qui est encore chaude. Le chef, tout en dansant, recule peu à peu parce qu'il voit le manège de la femme. Le serviteur l'admoneste. « Pense à ta femme que tu as laissée à Pwala. »

Finalement, la tentation est trop forte pour le chef qui dit à Danguigne : « On va aller manger les ignames de la femme. » Ils vont à l'écart et mangent. Puis le chef dit à son serviteur : « Va danser à nouveau, parce que moi, je vais me reposer », et il va coucher avec Kavo dans une petite case. Ils ressortent au point du jour et rentrent dans la danse jusqu'à ce que vienne le moment du partage des ignames. La danse finie, chacun repart chez soi. Le chef avec Danguigne et Kavo de Bode reste chez elle.

Or, le jour de la danse, la pluie était tombée à Pwala et avait provoqué une inondation. Le même jour, Kavo de Balade avait donné naissance à un fils. Comme elle était toute seule à la maison et qu'à cause du temps elle ne pouvait aller chercher à manger, elle coupa devant la porte de la case un bananier pour en pren-

1. Autre nom de Ouégoa.

dre les fruits. Le chef arrive et voit le bananier par terre ; or, la coutume interdisait de toucher à tout arbre fruitier planté devant la case du chef. Le chef, en colère, appelle Kavo et lui demande pourquoi elle a coupé le bananier. Elle répond : « Pour manger, à cause de la pluie, puisque le petit est né et je ne pouvais pas sortir. » Le chef rétorque : « Est-ce que tu en faisais autant chez toi à Pwiyiwé ? » Puis il part avec Danguigne dans les champs.

Sous l'injure, Kavo prend une corde tressée et se pend à la poutre maîtresse de sa case. Quand les deux hommes rentrent au seuil, ils trouvent la morte et l'enterrent au pied du bananier qu'elle a coupé.

Informateur : Patrice WEROU TEIN BOAOUROU,
(Tyabèt).

KAVO ET HIGUÈ DE BALADE ET LE CHEF DE KONÈ

26 BALADE.

Le chef de Balade prend son herminette pour aller couper dans la forêt du bois pour construire sa maison. Il arrive en haut dans la forêt de Tabwa, au col de Parari, et trouve Kavo et Higuè en train de gratter l'igname sauvage, le *dimoin*. Les deux femmes aperçoivent dans l'eau le reflet du visage du chef. Elles se retournent, le voient et se sauvent et se cachent dans le trou d'un tronc de houp. C'est justement ce bois-là que le chef se décide à couper pour sa case. Quand l'arbre est prêt à tomber, une des deux filles se met à uriner. Le liquide passe sur l'entaille du tronc et le bois se retrouve tel qu'il était auparavant.

Le chef se fatigue de couper le tronc sans laisser de trace sur le bois. La nuit survient. Il redescend à Balade. Au matin, il fait venir l'oiseau Danguigne pour qu'il aille porter de la monnaie indigène et du balassor au magicien maître du vent et de la pluie afin qu'il provoque une tempête et que le vent fasse tomber à terre l'arbre là-haut.

La magie est faite en conformité avec les désirs du chef, la tempête jette l'arbre à terre et l'inondation l'entraîne au bord de la mer. Kavo et Higuè sont toujours à l'intérieur de l'arbre. Le tronc aborde à un îlot, habitat du dieu Hnagali et de la déesse T'choénali.

Kavo et Higuè sortent du bois et tirent leurs nattes à terre pour les faire sécher au soleil. Juste à ce moment, le vieux dit à sa femme qu'il

va partir au bord de mer pour pêcher. Il voit de loin les nattes à sécher qui brillent sur le grand bois. Il s'étonne de ce spectacle inconnu et va prévenir sa femme. Ils descendent ensemble, trouvent les deux sœurs et leur demandent d'où elles viennent sur cette île interdite aux étrangers. Kavo répond que c'est l'inondation qui les a fait venir et qu'elles n'avaient pas l'intention de rentrer chez eux. — « Bon », dit la vieille, « venez avec moi. »

La vieille Tchoénali les aide à rouler leurs nattes et elles montent à la maison du vieux couple. Les deux sœurs donnent alors une partie de leurs nattes aux deux vieux comme présent de bienvenue et ces derniers donnent une maison pour coucher. Elles restent là un certain temps. Puis, un jour, elles plantent un pied de bananier *hwéane*. Kavo dit alors à Higuè : « Je vais aller me promener ; toi, surveilles le bananier. Quand il sera prêt d'être mûr, pars à ma recherche et nous reviendrons ensemble. » Kavo prépare ses hardes et ses paquets magiques. Higuè accompagne sa sœur au bord de mer.

Kavo prend une branche feuillue de l'arbre *hi* et frappe la mer qui s'ouvre de part et d'autre, laissant à découvert un chemin menant à la Grande-Terre. Kavo part de cette route et de temps en temps, en chemin, coupe un morceau de balassor noir qu'elle laisse tomber afin de signaler par la suite son passage à sa sœur. Suivant toujours la côte, elle arrive à Pindjène, à Koné, où elle se fait un abri pour la nuit en attachant les grandes herbes par un nœud à leur sommet et disposant ses nattes en dessous. Au matin, Kavo prend un morceau de bambou magique, le jette devant elle et voit s'élever un alignement de cases de toutes sortes. Elle prend un autre morceau de bambou et le jette en bas de la colline où elle se tient et le bas-fond se remplit de cultures.

Le chef de Koné avait justement dit à ses hommes d'aller avec lui pour couper du bois dans la forêt. Arrivés là-haut, ils font un grand feu avant de commencer le travail, mais la pluie survient qui éteint le feu. Quand les hommes sortent de la forêt pour se chauffer, le feu est éteint. Le chef dit à son serviteur de grimper sur un arbre pour chercher s'il y a une fumée par là afin qu'il puisse aller se réchauffer. Danguigne monte sur un arbre, regarde partout et ne voit rien, sinon, tout près, la fumée du feu de Kavo. Il descend dans cette direction. Danguigne trouve Kavo assise dans sa cuisine et lui explique que le chef de Koné et ses hommes ont froid et veulent se réchauffer dans sa cuisine. — « C'est bon », dit-elle, et elle leur donne une case. « Tout à l'heure », offre-t-elle, « je vais t'appeler pour venir chercher à manger, car je vais faire la cuisine pour vous autres. Quand vous aurez chaud, vous irez dans les cultures prendre

des cannes à sucre, des bananes mûres et des cocos et vous dormirez ici. Et demain, vous retournerez chercher votre bois dans la forêt. »

Dans la nuit, Danguigne dit au chef : « Viens, nous allons aller en bas coucher avec Kavo qui est toute seule. » Ce qu'ils font. Le lendemain, le chef dit aux hommes d'aller au bois et de rentrer chez eux. Lui les rejoindra là-bas avec Kavo. Les hommes vont couper le bois et vont à Koné ; le chef, lui, reste toujours avec Kavo.

Un jour, celle-ci lui demande pourquoi il ne pense plus à sa maison à Koné. Le chef alors lui propose d'y aller avec elle. Ils partent ensemble et Kavo enlève tout ce qu'il y avait dans la plaine. Arrivée à Koné, Kavo se trouve enceinte et met au monde un petit garçon.

Higuè, toujours sur son îlot, voit que les bananes commencent à mûrir. Elle prend le régime et le met dans un panier puis elle descend au bord de mer, fait comme Kavo avec une branche de *hi*, frappe l'eau, et se fait un chemin de traverse pour la Grande-Terre. En suivant les traces de sa sœur, elle arrive à son premier habitat, cherche un peu, finalement trouve la route qui l'amène à Koné chez sa sœur et le chef.

En ce temps-là, le chef travaillait à ses tarodières. Higuè donne à sa sœur les bananes mûres : « C'est bon », dit Kavo, « tu vas m'aider à faire la cuisine pour tous les travailleurs. » Elles préparent toutes les deux à manger et les autres descendent des tarodières et mangent.

Mais un autre Danguigne arrive avec de la monnaie indigène et du balassor envoyé par le chef de Koniambou qui avait entendu parler de Higuè et de Kavo et envoie demander au chef de Koné une des deux femmes afin de lui servir de viande pour agrémenter sa récolte de taros qui est bonne à faire cuire. Danguigne transmet au chef de Koné le message pour que les taros de son chef ne pourrissent pas en terre sans qu'il y ait de viande pour les manger. Le chef va montrer les présents qu'il a reçus aux deux femmes et leur demande qui est volontaire pour partir à Koniambou. Puisqu'elle n'a pas d'enfant, Higuè dit que c'est elle qui va y aller. Elle part avec Danguigne jusqu'à Koniambou.

A son arrivée, le chef du lieu dit de l'attacher par les pieds et les mains à un poteau devant sa case. « C'est la nuit, dit-il, attachez Higuè ; demain, on ira tirer les taros et on la tuera pour la mettre au four. » Tout le monde va se coucher. Dans la nuit, Higuè défait ses liens, rentre dans la case, tue le chef, tire son corps dehors, le découpe en morceaux, prépare un four et y met le chef. Puis elle prend la route jusqu'à Koné où elle arrive au petit jour. En chemin, elle pense à leur destin. « Kavo et moi nous sommes venues de l'îlot », se dit-elle, « mais ce n'est pas pour être mangées avec des taros. »

Au matin, les hommes du chef voient le four et pensent que le chef a tué Higuè et l'a mise dans le four. Ils vont tirer des taros et les font cuire afin de les manger avec ce qu'il y a dans le four.

Higuè arrive à Koné, le chef et ses hommes étaient repartis aux tarodières. Elle raconte son aventure à sa sœur et parle de ce qu'elle pensait en chemin. Kavo participe à la colère de Higuè et décide : « On va tuer Téin, le faire cuire pour que le chef et ses gens le prennent pour du poisson. » Elles font ainsi, tuent l'enfant, l'enveloppent dans une feuille de bananier et le mettent dans une marmite sur le feu. Elles prennent leurs affaires et repartent sur la route.

A Koniambou, les gens ayant fait cuire les taros, ouvrent le four et commencent à manger, mais l'un d'eux reconnaît les doigts du chef. Ils reprennent alors tous les morceaux, les enveloppent et vont les porter dans la forêt.

Le chef de Koné, lui, descend des tarodières avec ses hommes et rencontre Danguigne qui vient de Koniambou et lui raconte l'histoire du chef tué par Higuè et mis au four.

Danguigne demande où sont Higuè et Kavo. Mais, arrivé à la maison, il n'y a personne. Elles sont parties. Il n'y a que la marmite sur le feu. Le chef et ses hommes tirent la marmite et trouvent les membres de l'enfant qu'ils reconnaissent et font enterrer.

Les deux femmes, elles, sont parties à Balade et sont installées à Koutabwa, dans la forêt où elles sont encore aujourd'hui.

Émilie DYAGANE TEIN.DYANOU (Yabé).

LES ERREURS DE TEIN DIYOUMA

27. DIAWE.

Le chef du clan Diyouma vivait à Dik, près de Ténéline dans la région de Paboa. Il était avec d'autres hommes en train de couvrir une maison. Les autres étaient sur le toit à disposer la paille, lui piquait la liane dans le toit avec une grosse aiguille de bois. Il y avait beaucoup d'enfants à jouer tout autour. Les hommes sur le toit lui demandent de piquer l'aiguille à travers la paille. Il crie pour demander ce qu'ils veulent, expliquant que les gosses l'empêchent d'entendre. Les autres lui répondent de frapper les gosses, ce qu'il fait. Il prend un casse-tête et les frappe tous sur la tête jusqu'à ce qu'ils soient morts. Les autres hommes entendent que

les enfants ne s'amuseut plus et demandent ce qu'il y a : « Je les ai tous frappés comme vous me l'avez dit », répond Diyouma. Les autres descendant du toit, voient les enfants morts, et chassent Diyouma du pays.

Il traverse la montagne et vient s'installer dans le fond de la forêt, à la grande Diawé. Il trouve un rocher et place sa maison — une case ronde — avec la porte tournée vers la forêt. Il descendait tous les matins faire la pêche au filet pour attraper les picots à la pointe de Tamoà.

Le grand chef Tidyite était établi à Dangwé, à l'embouchure de la grande Diawé. Ses deux filles Kavo et Higuè viennent au bord de mer ramasser les coquillages et aperçoivent le vieux. Celui-ci, qui s'est aperçu de leur présence, se pique les doigts sur un picot et crie son nom : Diyouma.

Elles vont raconter la chose à leur père qui leur dit d'amener l'homme. Elles retournent le lendemain et disent au vieux qu'il faut qu'il vienne avec elles voir leur père à Dangwé. Il les suit chez le chef Tidyite qui lui demande d'où il vient. Diyouma raconte son histoire. Tidyite lui donne sa fille Kavo comme épouse et lui remet la chefferie du district.

Quelque temps après les plus anciens habitants du pays, les gens du clan Téin Wiyanou vont à la fête des ignames dans la plaine de Huvétch. Diyouma fait venir ses sujets et fait préparer des paniers remplis de gros cailloux ronds à la place d'ignames, projetant de prendre par surprise les Téin Wiyanou sous prétexte de leur apporter des ignames. Diyouma se charge de tuer le chef et les autres assommeront les sujets. Ce qui arrive. Le massacre fait, Diyouma va se vanter à Tidyite. Ce dernier lui révèle que les Téin Wiyanou étaient ses sujets à lui et lui reproche amèrement de les avoir tués. Puis il décide de s'en aller et part à Tao, laissant la place à Diyouma.

TROIS GÉNÉRATIONS DE KAVO ET HIGUÈ

28. GOMÈN.

La rivière de Pin-nène à Wéol coule en formant de nombreux méandres. Un arbre *Hwayap* pousse au bord. Une inondation en arrache le pied et l'entraîne jusqu'à Gomèn où il reste à flotter dans un trou d'eau.

Kavo, la fille aînée du chef de Gomèn, va chercher de l'eau et aperçoit le bois en train de tourner dans le trou d'eau. Elle se demande : « C'est un bois qui vient d'où ? » Elle le prend pour le jeter à terre mais le bois gémit : « Kavo, il ne faut pas me traiter ainsi, c'est l'inondation qui m'a amené de Pin-nène. » Kavo prend le bois et l'emporte à la maison. Elle

coupe les racines et les parties terminales du tronc et le met dans un four qu'elle a préparé, enveloppé dans une natte, après avoir dit au bois de ne pas bouger. Pendant qu'il est au four, des fourmis entrent dans la natte et montent sur le bois et sortent de l'autre côté. Le bois se lève à cause des fourmis mais il n'est plus bois : c'est un homme beau de figure et de corps.

Jusqu'alors, Kavô vivait avec son serviteur Danguigne sans avoir de mari. Elle prend cet homme pour époux. Elle devient enceinte, deux jumeaux viennent au monde que l'on appelle Têin et Mwéaou. Les deux enfants grandissent sous la garde de Danguigne.

Un jour, les deux enfants désirent que Danguigne leur fabrique une fronde pour s'amuser à jeter des cailloux. Danguigne prépare des tresses en écorce de bois *pouléng*. Il fabrique trois frondes : une pour chacun des deux enfants et une pour lui-même. Ils vont se promener alors jusqu'à la rivière de Tnaoum. Le chef de là les voit arriver. Comme le soir tombe, il les arrête et leur propose de passer la nuit chez lui. Ils acceptent, le chef fait chercher des vivres pour leur donner afin de les honorer. Ils remercient et redonnent les vivres pour que les femmes les fassent cuire. Elles préparent la cuisine, ils mangent et se couchent dans la case ronde. Mais ce jour-là, le chef de Témala avait envoyé un homme à Tnaoum pour prévenir le chef de ce dernier lieu, oncle utérin de celui de Témala, de ce qu'on allait faire là-bas un pilou en l'honneur d'un chef mort.

Le chef de Tnaoum désire que les deux enfants et leur serviteur attendent chez lui le jour de la fête. La veille, tout le monde se prépare : on fait la pêche, on fume du poisson, on cuit les vivres, le chef fait l'inspection de tous les préparatifs. Puis on part à Témala accompagnés des trois hommes de Gomèn. Les gens de Témala offrent les présents préparés à l'avance au chef de Témala. Ce dernier a pour filles Kavô et Higué qui, apercevant les deux jumeaux de Gomèn, les trouvent bien faits. Elles sont joyeuses mais ne disent rien. Elles se contentent d'uriner par terre de contentement.

La fête se termine, le chef de Tnaoum annonce le départ des siens pour le lendemain. Kavô et Higué préparent à manger, chacune pour un des deux garçons. Et quand ils partent, elles suivent derrière.

Danguigne leur demande alors où elles vont ; elles expliquent qu'elles désirent les deux garçons. Danguigne veut les chasser, mais elles insistent et montrent le panier de nourriture qu'elles ont préparé chacune. On les laisse venir avec eux à Tnaoum après avoir mangé en route. Le lendemain matin, le chef du lieu partage les présents reçus à Témala et en donne une partie aux jumeaux et à leur serviteur. Ce dernier annonce leur départ

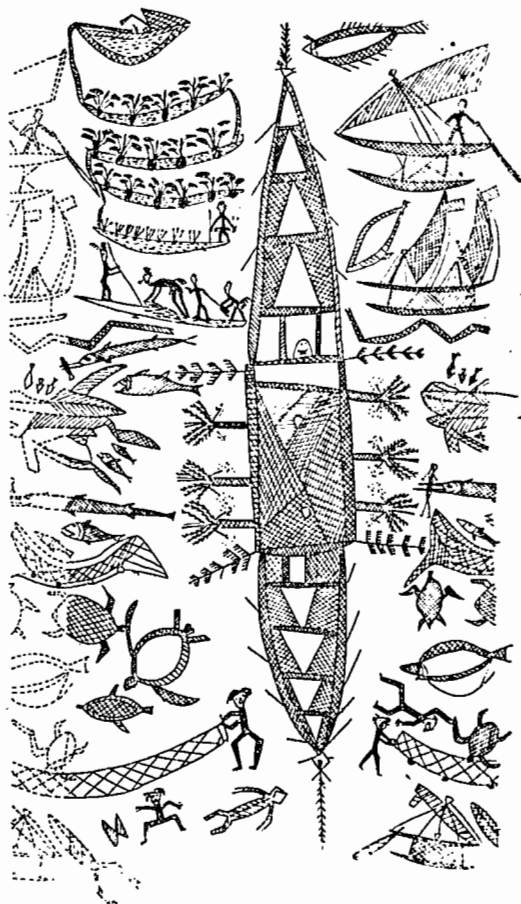
pour Gomèn pour le lendemain. Ils s'en retournent chez eux, suivis par les deux filles.

A Gomèn, leur mère leur demande où ils étaient partis. Danguigne explique leur aventure et leur retour avec les deux filles du chef de Témala. Tout le monde reste là, les deux filles mariées avec les deux jumeaux. On appelle Téin le fils de Téin, et Mwéaou le fils de Mwéaou. Mais la mère des deux jumeaux, Kavo de Gomèn, est enceinte, elle aussi ; elle sent que le gosse veut naître, mais elle meurt avant la naissance.

On enveloppe Kavo dans une natte et on la dépose ainsi ficelée dans sa case, que l'on abandonne. Le cadavre pourrit sur le lit et l'enfant voit le jour dans la case où personne n'habite. C'est l'esprit de Kavo qui le prend en garde et l'élève dans la maison jusqu'à ce qu'il soit grand. C'était une fille qui reprendra le nom de sa mère.

Chez eux, par contre, Téin et Mwéaou ressentent la faim parce que la morte détenait les magies des cultures et que sans sa puissance il n'y a presque plus à manger pour les vivants. L'esprit de la mère a conservé la nourriture pour sa petite fille. Un jour, l'enfant entend Kavo et Higué au dehors parler de chercher quelques vivres pour aller au marché. La petite fille veut y aller mais sa mère s'y oppose. Elle se met à pleurer. Alors sa mère lui dit : « Va dans le champ tirer des taros et prendre des cannes à sucre *hwane*, puis tu partiras avec les autres après avoir préparé un panier pour le marché. »

La fille prépare assez de chaque chose pour Téin et Mwéaou en plus de ce qu'elle veut emmener au marché. Elle dépose les trois paniers sur la



route et retourne au soir pour se faire la cuisine chez sa mère. Elle repart au matin et s'assied là où elle avait caché les paniers pour attendre Kavo et Higuè sur la route. Kavo et Higuè arrivent avec des paniers de magnagnas, de cannes à sucre sauvages *kon* et de fruits de brousse *hwa*. Elles se suivent l'une et l'autre. La fille saute entre les deux avec son panier et se met à marcher derrière Kavo. Higuè la voit, Kavo se retourne : elles ne savent pas qui est cette fille. Plus loin, elles s'asseoient pour casser la croûte. Kavo et Higuè tirent de leur panier de la nourriture ; la fille le voit et pense que ce n'est pas de la vraie nourriture. Elle leur dit ! « Laissez votre manger, nous allons manger ce que j'ai apporté. » Elle tire des taros et de la canne à sucre et en donne à chacune.

Arrivées au lieu du marché, elles font l'échange avec les gens du bord de mer. Kavo n'a rien apporté de bon et n'obtient en retour que de petits poissons. Comme elle ne sait pas encore la manière, la fille leur donne son panier pour qu'elles fassent l'échange pour elle. Elles obtiennent alors pour ses taros des paniers de poissons *dia* (bossus) tous cuits. Kavo et Higuè rapportent le poisson à la fille qui partage entre elles trois. Elles repartent ensemble, à l'endroit où elle était apparue. Elle arrête les deux femmes et leur donne à chacune un panier de taros et de canne à sucre pour Tén et un pour Mwéaou. Puis elle défait sa jupe et la donne à Kavo qui lui donne la sienne en échange. Chacune repart de son côté ; Kavo et Higuè se retournent pour essayer de voir où l'autre est partie puisqu'elle leur avait dit qu'elle vivait seule, mais elle a fait un détour dans l'obscurité pour ne pas être vue. Kavo et Higuè arrivent chez leurs maris et donnent à leurs fils la nourriture reçue. Les pères demandent d'où vient cette bonne nourriture et chacune raconte ce qui s'est passé : la fille qui est sortie de la forêt et qui les a accompagnées au marché.

Cinq jours se passent et c'est un nouveau marché. La fille de la morte entend à nouveau l'annonce la veille du jour quand Kavo et Higuè sont parties ramasser de la nourriture dans la brousse puisque leurs champs ne veulent rien produire. La fille veut encore y aller et insiste auprès de sa mère. « Bon », dit la mère, « mais tu vas tirer des taros *hmayok* et des cannes à sucre *ngéne*. » La fille prépare comme la fois précédente un panier pour l'échange et un panier pour chacun des enfants Tén et Mwéaou. De même, au matin, elle apparaît entre les deux femmes qui marchent sur le sentier. Toutes les trois font la route ensemble. Elle partage avec Kavo et Higuè sa nourriture. Au marché on s'est aperçu de sa présence et tout le monde fait des gestes et des mouvements pour attirer l'attention de la fille qu'on admire. Elle reste assise, mais sa beauté est telle que les bois et les feuilles qui l'entourent deviennent rouges. L'échange

se passe de même que la dernière fois. Kavo et Higuè ne reçoivent que des fruits de mer de médiocre valeur, mais on donne de gros poissons contre les taros et les cannes à sucre de la fille. Cette dernière partage ce qu'elle a reçu et, plus loin, sur la route, elle donne à chacune un panier préparé à l'avance et échange cette fois-ci ses vêtements avec Higuè. Kavo et Higuè s'en retournent chez elles et répondent de même aux questions sur l'origine de cette bonne nourriture.

Cinq jours après, encore un nouveau marché. Tout se passe de même, et la fille emmène cette fois des taros *jali* et des cannes à sucre *hwinwi*, toujours sur les instructions de la morte.

L'échange lui apporte un grand panier de sardines *batch* et un panier de crabes qu'elle partage de la même façon. Elle a reçu aussi des bénitiers *gavatch*, mais elle ne les partage pas, sa mère morte lui ayant dit de les garder pour elle. Au retour, elle quitte les deux femmes et part de son côté avec les bénitiers.

Mwéaou s'était caché sur la route pour la voir. Il bondit et lui saisit la main. La fille se met à pleurer : « Je ne veux pas te faire pleurer », lui dit-il, « mais dis-moi d'où tu viens. » — « De chez ma mère, là-haut », dit-elle. Il comprend alors que c'est sa sœur et lui explique la mort de sa mère alors qu'elle était encore dans son ventre. Mwéaou veut emmener la fille mais celle-ci proteste que sa mère n'est pas une déesse et dit qu'il lui faut d'abord aller la voir et la prévenir ; qu'on vienne la chercher le lendemain. Elle arrive chez sa mère, ne dit rien tout d'abord et se met à préparer la cuisine. Quand le courant d'air chasse la fumée d'un côté et d'autre, la fille suit la fumée afin que ses yeux pleurent.

La mère aperçoit le manège : « Pourquoi pleures-tu ? », dit-elle. L'autre explique ce que Mwéaou lui a dit, que sa mère est une déesse, que lui est son frère et qu'elle doit aller vivre avec lui. La mère lui dit : « Je suis bien une morte et je vais te le montrer », et elle mange les bénitiers. La fille se dresse, saisit sa mère dans ses bras, et elles pleurent ensemble. Au matin, la mère lui dit de descendre rejoindre ses frères. « Quand tu verras l'arc-en-ciel au bord de mer à Wépweon ce sera le signe que j'ai sauté à l'eau. » La fille dit à sa mère : « Je vais aller chez Mwéaou ; si tu vois l'arc-en-ciel à Wézyangou c'est que je serai arrivée chez Mwéaou. » Ce qui se passe et chacune voit l'arc-en-ciel de l'autre.

Mwéaou et Téin étaient venus la chercher au pied de la montagne mais elle refuse de les suivre et décide de rester avec eux. La nuit s'avancant, elle monte une case d'herbe et couche là. Kavo, la fille de la morte, était partie avec eux deux bambous remplis de paquets magiques. Au cours de la nuit, elle frappe l'air avec un bambou dans un sens — et un village

se lève — et fait de même avec l'autre bambou, dans un autre sens, et les cultures s'établissent au pied de la montagne.

Plus tard, dans la nuit, Mwéaou et Téin avancent le pied et touchent un poteau du tour de la case, alors qu'ils s'étaient couchés dans une hutte d'herbe ; ils se rendent compte ainsi de la magie que Kavo avait fait dans la nuit. Au matin, la fille partage les champs entre Mwéaou et Téin. Ils vont prévenir leurs parents qu'il y a là à manger et qu'on peut en tirer des vivres au fur et à mesure des besoins. Le problème de la nourriture étant réglé, les mères de Téin et de Mwéaou demandent au chef d'organiser un pilou pour les maternels puisque les deux gosses sont déjà grands. Le chef se fait tirer l'oreille. Kavo, la mère de Téin, entre dans sa case et remplit un panier de monnaie indigène et Higué en fait de même. Elles vont les porter au chef : « Voilà l'argent, maintenant, fais la fête pour les deux enfants. » Le chef répond à la mère de Téin : « Oui, mais il faut de la nourriture. »

Kavo, la nouvelle venue, dit alors d'aller prendre les vivres dans les champs qu'elle a donnés à Téin et Mwéaou. Chacune des deux mères prend une monnaie pour aller prévenir les siens et porter la nouvelle du pilou qu'on prépare pour le cinquième jour. Elles arrivent à Témala et donnent les monnaies à l'oncle utérin en annonçant le jour de la fête.

Le chef de Témala, Téin Pwitch, vit là-bas avec son serviteur Danguigne. Tous deux disent aux femmes de coucher là et leur donnent des poissons et des crabes pour apporter à Téin et Mwéaou. Ils iront à la fête. Les gens de Témala coupent un bois, le partagent en morceaux qu'ils envoient à tous leurs parents afin de répartir les vivres à préparer pour emporter à Gomèn. On décide que la veille du jour on ira coucher à Tnaoum.

Arrivés au matin un peu avant Gomèn, on fait appeler Kavo et Higué pour régler avec elles l'ordonnancement de l'arrivée. Cela fait, tout le monde s'ébranle pour l'entrée spectaculaire. On fait échange de présents et les Gomèn désignent des cases aux gens de Témala et de Tnaoum pour y coucher. Mais le Téin Pwitch ne veut pas coucher avec les autres sous prétexte qu'il est malade et qu'il veut coucher à côté du feu. Téin et Mwéaou lui disent que la case est bonne, mais Téin Pwitch insiste en disant qu'il veut coucher à part. On l'emmène dans la case des enfants, ce que désirait l'autre dont la pensée était d'arriver à coucher avec Kavo, la fille de la morte.

A l'arrivée du chef de Témala, les femmes se sauvent dans une autre case et le Téin Pwitch s'étend à côté du feu. Sur ces entrefaites, les gens de Témala envoient Danguigne pour voir leur chef afin qu'il vienne pro-

céder au partage des vivres reçus. Mais Téin Pwitch ne veut pas y aller et charge Danguigne d'effectuer le partage. Puis les gens de Gomèn disent à Kavo et Higuè de venir pour assister à la remise des trésors aux gens de Témala. On coupe des branches de kaori, de sapins et de palmes de cocotiers auxquelles on attache à chacune une monnaie pour la présentation. Les vieux parlent, discourent, et donnent à Kavo l'argent pour Téin et à Higuè l'argent pour Mwéaou. Puis on met toutes les monnaies en tas. On envoie Danguigne chercher Téin Pwitch afin qu'on puisse ouvrir les monnaies devant lui, mais il refuse encore. On envoie de nouveau le chercher pour compter les monnaies : il refuse et dit à Danguigne de procéder au partage entre tous les gens de Témala.

Le lendemain, les gens veulent s'en aller à Témala. Le chef envoie Danguigne pour les conduire, lui restera couché. Les autres partent. Il appelle alors Téin et Mwéaou. Il avait préparé un tas de boutures de taros qu'il avait mis dans l'eau, prêtes à être emportées à Témala. Il dit à ses deux neveux : « Donnez-moi quelqu'un pour emporter mes boutures de taros à Témala. » — « Mais qui allons-nous donner ? »

Téin et Mwéaou vont parler à Kavo : « Je vais y aller à cause de votre parole », dit-elle, « mais ce sera contre mon cœur. Irais-je avec cet homme sur une bonne ou sur une mauvaise route ? Je vais faire un signe. » Elle épluche un morceau de taro et le pique avec un bois sur le poteau central. « Je vais partir avec le chef », dit-elle. « Tant que ce taro sera bon, c'est que j'irai bien, mais si vous voyez des mouches autour et du sang apparaître sur le taro, il faut venir me chercher parce que je serai morte. »

Kavo pleure et se met à préparer ses paniers. Téin Pwitch lui dit de se dépêcher pour mettre les boutures dans son panier. Arrivés à une rivière, Kavo veut boire mais le chef la pousse dans le dos avec une canne en lui disant qu'il ne faut pas boire là, que l'eau est empoisonnée. A la rivière suivante, même scène. Téin Pwitch dit qu'elle pourra boire à la rivière qui va venir maintenant. Ils arrivent à la troisième rivière, la seule dont l'eau soit bonne à boire, d'après le chef. Mais les berges sont à pic. Téin Pwitch dit à Kavo de se baisser pour boire. Elle se baisse et, avec sa canne, l'autre la pousse. Elle tombe en bas, glisse dans la cascade, se fracasse les os sur les rochers et roule dans un trou d'eau profond où elle coule jusqu'au fond. Son esprit sort alors du corps sous la forme d'une mouche qui va se poser sur le morceau de taro.

Les deux garçons étaient à jouer dans la cour. Mwéaou suggère à son frère d'aller voir le signe de leur tante. Ils rentrent dans la case et trouvent sur le taro la mouche qui vient d'y faire tomber du sang. Ils comprennent que leur tante est morte et décident de partir la chercher.

Mwéaou prépare des ignames, des cannes à sucre et des noix de bancoul *jépoun*. La mouche les conduit et vole devant. A la première crique, elle fait un tour et repart, de même à la deuxième crique. A la troisième, la mouche fait un tour, descend au fond, ressort, fait encore un tour, replonge encore, et ainsi de suite. Devant ce manège Tén dit à son frère : « Notre tante est ici. » Ils coupent des lianes qu'ils attachent l'une à l'autre en un rouleau qui devient grand comme une maison. Ils laissent tomber la liane jusqu'au pied du caillou. Mwéaou descend le premier parce que Tén a peur. Tén descend derrière.

Ils arrivent au pied de la cascade, au bord du trou d'eau. Cette fois, Mwéaou dit à Tén de descendre le premier. Tén plonge, descend dans les profondeurs mais, exténué, remonte sans avoir touché le fond et se couche sur la berge. Mwéaou descend à son tour. Il descend dans l'eau propre, puis dans l'eau bleue, puis dans l'eau sale, puis arrive au fond et ramasse tous les os. Il remonte et donne les os à Tén. Ils les remettent soigneusement en place jusqu'à ce que le corps de leur tante soit au complet.

Mwéaou alors fait un paquet magique, le passe devant le nez de la morte et souffle. Elle commence à respirer. Il mâche alors de la canne à sucre et de la nourriture et la lui met dans la bouche. Elle ouvre les yeux. Il continue jusqu'à ce qu'elle parle. « J'ai apporté de la nourriture cuite », dit-il. « Donne-moi de la canne à sucre seulement. » — « Non », disent les deux garçons, « mange quand même pour être forte. » Mais Kavo insiste et ne prend que de la canne à sucre. Quand elle se sent solide, Tén grimpe par la liane, Kavo suit derrière, et enfin Mwéaou. Arrivé en haut, Mwéaou dit à Kavo : « Retourne à la maison. »

Les deux garçons prennent leurs armes et continuent la route. Ils arrivent à un marais et parlent, disant : « Que sorte la peau de garçon, que sorte la peau de fille. » Ils se transforment en deux jolies jeunes filles. Sous ce déguisement, ils partent à Témala et arrivent au soir alors que les gens dansent le pilou. Danguigne, le serviteur du chef, voit les deux filles et les admire. Il vient leur demander si elles ne veulent pas aller se coucher. « Mais où ? Il n'y a pas de maison. » — « Venez dans ma maison. » Elles le suivent dans la case qui est celle de Danguigne et de Tén Pwitch.

Le serviteur ouvre la première porte de la barrière, puis la deuxième porte de la case. Il annonce la venue des deux filles au chef pour que ce dernier se serre un peu pour leur faire de la place. « Venez donc coucher là », leur dit-il. Dans la nuit, le chef se rapproche des filles, mais elles le repoussent : « Laisse-nous aujourd'hui, ce soir, nous sommes fatiguées. » Tén Pwitch insiste. Elles expliquent : « Nous n'allons pas repartir demain,

nous allons rester ici quelques jours. Laisse-nous ce soir, demain dans la nuit nous aurons le temps. »

Téin Pwitch a confiance et s'endort. Quand il est endormi, les deux filles lui coupent la tête puis enveloppent le cadavre et se sauvent. Elles arrivent au marais, redisant les mêmes paroles : « Que sorte la peau de garçon, que sorte la peau de fille » et Téin et Mwéaou se retrouvent tels qu'ils étaient avant.

Ils retournent chez eux. A Témala, Danguigne arrive de la danse et met le pied dans la flaque de sang : il ouvre le paquet et trouve son chef mort. Il va annoncer la nouvelle au peuple qui dit : « Voilà le paiement du mal que vous avez fait tous deux à Kavo. » On enveloppe le corps du chef et on l'enterre dans la forêt. Les richesses préparées pour le pilou sont utilisées pour la fête funéraire. Quant aux deux garçons, ils vivent toujours là-bas, à Gomèn, avec Kavo.

Émilie DYAGANE TÉIN DYANOU (Yabé).

IV. MYTHES

LE FILS DE LA RATE

29. KOUAOUA.

Une rate *zyipu*, totem du clan Boere de Goinru (Houaïlou), rentra un jour à l'intérieur d'un bois tabou *bijouen*. Un vieux du clan vint couper le bois qu'il trouvait justement droit à son goût pour en faire un faîtage de case. Il arrive et frappe avec son herminette. Celui qui était à l'intérieur lui crie : « Frappe plus bas parce que tu vas me couper le pied. » Le vieux, étonné, obéit et frappe plus bas. L'autre reprend : « Coupe en haut. » Le vieux frappe. « Non, coupe plus haut, tu vas me couper la tête. »

La pièce de bois ainsi coupée, la voix mystérieuse intime à l'homme l'ordre de fendre en deux le bois. Le vieux ouvre le bois et y trouve un garçon déjà grand, le fils de la rate qui avait vécu dans le bois. L'homme laisse le bois et prend avec lui l'enfant qu'il élève jusqu'à l'âge adulte.

Comme on peut le penser, il avait reçu dès son origine des dons particuliers. Sa spécialité était de faire avec des liens de la forêt des pièges pour attraper les oiseaux. Il quitte un jour Goinru pour Mèrè, puis va jusqu'à Mebara, à Kouaoua où il prend au piège un grand nombre de petits oiseaux dits « lunettes ». En chemin, il rencontre un vieux qui travaillait dans son champ d'ignames. Le jeune envoie un oiseau demander au vieux du feu. Le vieux monte et demande d'où il vient.

— « D'à côté de Houaïlou, je me promène. »

Il donne au vieux ses oiseaux comme présent de bienvenue, ils continuent à parler ensemble. « Que fais-tu ? » demande notre homme au vieux. — « Je travaille dans ma plantation », dit l'autre, et il se lève pour aller continuer ce qu'il avait entrepris. Le jeune homme l'arrête et lui dit : « Non, attends ! » Il s'adresse au rocher qui est dans le milieu du champ et ce dernier, sur son ordre, se lève et roule en bas de la pente ; puis le jeune homme dit au champ de se préparer lui-même, aux perches de se planter d'elles-mêmes et à la terre de se placer en bordure du billon convexe. Il en est ainsi.

Le jeune homme demande alors où sont les ignames pour planter. « En bas », dit le vieux. — « Va les chercher et amènes-en deux. » Ce que fait le vieux. L'autre dispose une igname en haut du billon et une autre au milieu. S'adressant alors aux ignames, il leur dit de se multiplier et de planter le champ. Le vieux demande alors au garçon de s'installer avec eux, les gens du clan Barerea. Il accepte, se marie avec une femme de là et fonde une branche de ce clan dite Waou qui s'installe au bord de mer de Kouaoua, au lieu dit Te Amou. Cette branche aurait présenté la particularité qu'au cours des générations il n'y avait jamais qu'un garçon vivant à la fois.

HISTOIRE DU MAÎTRE DE LA MONTAGNE DE GOBWINYINRIN¹ (Texte : WAYA GORODE, traduction : J. GUIART.)

30. PONÉRIHOUE.

Le maître de Gobwinyinrin dit un jour à son cadet : « Tu iras demain nous chercher de la nourriture. » Le cadet se couche, se lève au matin, court et arrive à l'embouchure. Il tape du pied le sol et deux poissons perroquets viennent à lui. Il tend la main et les saisit, se relève et suit la montagne. Arrivé en haut, il arrache deux ignames blanches, les fait cuire et remplit un panier de la part de son frère aîné. Il court alors vers le maître de Gobwinyinrin.

Celui-ci se baigne et se peigne les cheveux en vaudrouille, se coiffe du chapeau et d'un plumet ; il marche alors comme une étoile sur la crête. Il va et attache sa jambe d'un(e) (tresse en) poil de roussettes, se met sur la pointe des pieds et prend ses plumes de coq.

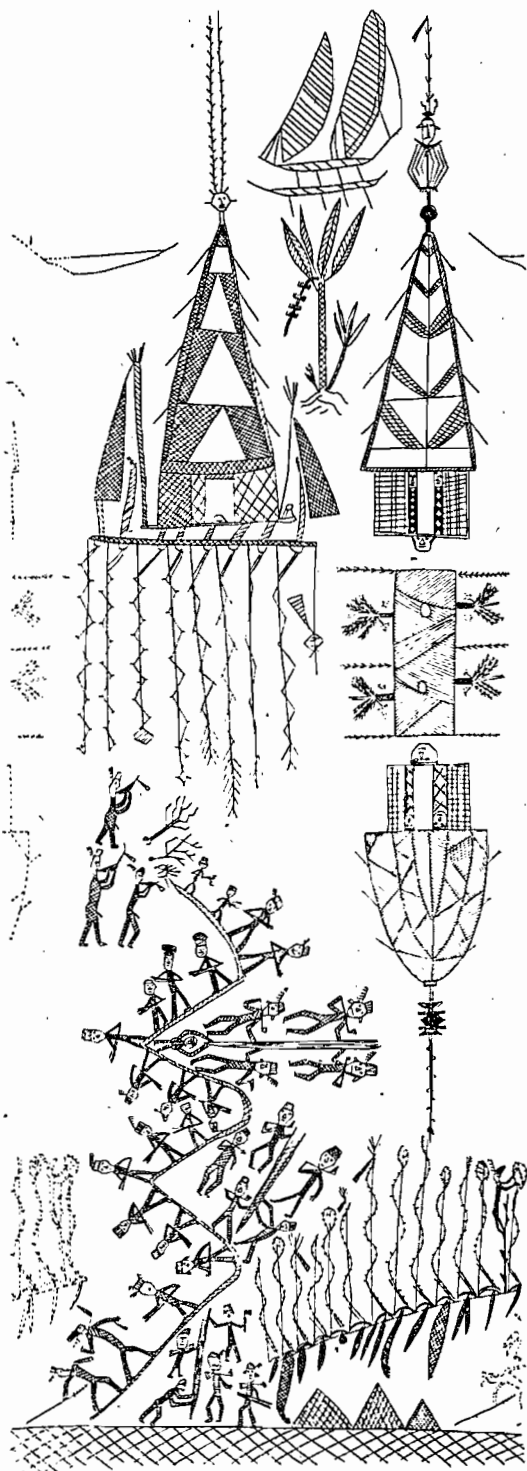
Il dit à son cadet : « Je jette sur le toit de la maison une liane *méamou*², tant qu'elle sera verte c'est qu'il ne m'arrivera que de bonnes choses ; si elle crève c'est que j'aurai rencontré un malheur. » Il prend alors sa sagaie et son grand casse-tête, traverse la rivière et monte à Goyèta. Il traverse en courant les sommets de la chaîne centrale et va trouver le maître de Powa³. Celui-ci le voit et lui dit : « De quels pays es-tu ? Toutes mes saisons (d'ignames) et tous mes hivers, ont habité avec moi le *hou*⁴

1. Au-dessus de Goyèta.

2. Symbole de vie sur toute la Grande-Terre.

3. = Poya, dont la chefferie était détenue par le clan Gorodu.

4. Totem chenille fort redouté.



et les dieux de ma forêt là en haut. » Il répond : Laisse-là tes « paroles, je suis le père et le grand-père des gens de Koné. »

Il part et arrive à Koné. Il se change en coq et monte dans l'allée des deux sœurs qui résident à Koné. Elles regardent en bas, les deux sœurs de Koné, voient le coq et se disent : « Nous avons habité ici toutes nos saisons (d'ignames) et tous nos hivers et nous entendons là-bas un coq en train de chanter dans notre allée. Donnons-lui à manger pour qu'il soit à nous. » Elles lui donnent à manger, il monte l'allée et arrive dans leur maison. Elles sautent alors, le saisissent et caressent sa crête et son plumet, lui disant : « De quel pays es-tu ? Nous sommes restées ici des saisons (d'ignames) et des hivers et le *hou* et les dieux de notre forêt là-haut ont vécu avec nous. » Il leur répond : « Laissez vos paroles, les deux de Koné, c'est moi le maître de Gobwinyinrin qui se promène pour le taro de rivière amer ¹ près de la place de Gobwinyinrin. »

Elles courent et vont dé-

1. Symbole du sexe féminin. Il s'agit là d'une invite.

faire la natte pour la couche. L'aînée dit à la cadette : « Va nous chercher à manger. » Cette dernière part au dehors et apporte à cuire. Quand c'est cuit, elle remplit les deux assiettes qu'elle donne aux deux autres dans la maison. Ils dorment et se réveillent au matin. L'aînée dit encore à la cadette : « Va te promener. » Ce qu'elle fait et ramène (à manger), fait la cuisine et quand c'est cuit, remplit les deux assiettes qu'elle donne aux deux autres dans la maison. Ils se couchent encore et se réveillent au matin. Le maître de Gobwinyinrin dit aux deux femmes de Koné : « Je vais m'en retourner. » L'aînée dit alors « Nous irons tous deux. » La cadette met la main sur sa tête et dit : « Nous irons ensemble. » La sœur aînée dit : « Non ! tu resteras là pour faire du feu près de notre natte. »

Le couple sort et ils vont coucher chez le grand-père de la femme à Powa. Ils se couchent, se lèvent au matin, montent et traversent la chaîne centrale, pour arriver en haut de Gowa et descendre en haut de Goyèta, puis dans la rivière et remonter à Gobwinyinrin.

Ils restent là et un enfant leur naît qu'ils appellent Aoméina. On annonce alors le pilou du maître de Goromwanga. Le maître de Gobwinyinrin y part en laissant Aoméina et sa mère. Il danse le pilou, et danse avec deux femmes dans une main et trois femmes dans l'autre. Son cadet l'aperçoit et, mécontent, s'en retourne et arrive à Gobwinyinrin ; il ne parle pas à Aoméina ni à sa mère. La mère de l'enfant voit que son visage est sombre et dit : « Le père d'Aoméina a trouvé des paroles mauvaises, il est bon que nous retournions à Koné. » Elle va faire un support pour Aoméina ; puis elle court, traverse la rivière, monte à Goyèta, puis Gowa, traverse la chaîne centrale. Ils couchent tous deux chez le vieux grand-père de la femme à Poya. Elle lui raconte les paroles qui leur sont venues de Gobwinyinrin. Au matin le vieux leur dit : « Partez, je vais veiller à cet homme quand il vous poursuivra. » Ils partent et arrivent à Koné, à l'étonnement de la mère cadette d'Aoméina.

Le maître de Gobwinyinrin arrive chez lui et ne trouve personne, Aoméina et sa mère étant absents. Il dit à son cadet : « Cadet, demain, tu iras chercher de la nourriture pour que j'aille chercher à Koné Aoméina et sa mère. » Le cadet se couche et se lève au matin ; il suit la montagne et descend à l'embouchure ; il tape du pied et les deux poissons perroquets viennent ; il lance la main et les saisit. Il remonte, suit la montagne, arrive en haut de Gobwinyinrin et tire deux ignames blanches qu'il va faire cuire ; quand ce qui est dans la marinade est cuit, il en remplit encore le panier de son frère aîné.

Le maître de Gobwinyinrin va alors se baigner, se peigner les cheveux

en vaudrouille et y planter le peigne, marchant comme la lumière de la lune sur la plaine. Il fait alors son chapeau et son plumet et ressemble à une étoile dans la nuit. Il attache à ses jambes du poil de roussette et se lève sur la pointe des pieds pour prendre une aigrette de (plumes de) coq. Il dit à son cadet : « Je jette en haut une liane de *méamorou* ; si elle crève, c'est que j'ai trouvé des paroles mauvaises ; si elle est toujours verte c'est que je n'ai trouvé que de bonnes paroles. »

Il tient sur l'épaule son faisceau de sagaies, traverse la rivière, arrive à Goyèta, Gowa et traverse la chaîne centrale. Il descend à Poya où l'attend le maître de Powa. Le maître de Gobwinyinrin arrive, sort et la sagaie du maître de Powa le traverse ; il tombe mort.

Son esprit part et arrive à Koné. Aoméina et ses deux mères regardent et le voient¹ ; elles désirent le prendre, veulent le saisir et ne prennent rien ; elles lui donnent à manger et il ne mange pas. Il leur dit : « Je suis venu vers vous, mais je ne suis plus un homme. » Alors Aoméina met sa main contre sa tête et pleure.

Le cadet voit la liane de *méamorou* sèche, met sa main contre sa tête et pleure, pleure, pleure, pleure, pleure, sanglote et tout en pleurant creuse de la main un trou où il reste à pleurer, lui le cadet du maître de Gobwinyinrin, afin d'y rester et d'y mourir. Aoméina lui reste à sangloter de l'autre côté de Koné.

Dwi Pwiridoa² écoute et entend le bruit des pleurs venant de Gobwinyinrin. Il se met à hurler par deux fois et dit : « Qui fait du bruit autour de l'habitat du maître de Gorodé ? » Il va et passe le gué à Araway, arrive en bas de la rivière, monte à Gobwinyinrin et regarde dans le trou. Il dit alors à l'autre en bas : « Homme-là ! pourquoi pleures-tu et me rends triste, moi ton grand-père. » Il tend la main, saisit le cadet, le relève et dit encore : « Mon petit-fils et moi ton grand-père. » Dwi Pwiridoa va alors faire de l'eau médicinale. Quand il a fini, ils font griller une igname. Puis ils prennent l'eau et l'iguame, traversent la rivière, arrivent dans la chaîne centrale et descendent à Powa. Ils trouvent là le père d'Aoméina, un cadavre seulement. Pwiridoa dit au cadet : « Reste ici. »

Le Pwiridoa part et se tient debout dans la porte du vieux et parle dans le balassor : « Qu'il sorte celui qui est à l'intérieur. » L'autre sort, Dwi Pwiridoa met son doigtier à sa sagaie et la plante dans le flanc de l'homme qui tombe. Ils prennent alors leur remède, le versent sur le Gobwinyinrin et lavent le père d'Aoméina. Ils le lavent, lavent, lavent et

1. Sous son apparence de coq.

2. Personnage mythique du folklore de Ponérihouen et Poya.

voici que les os se rassemblent. Ils le lavent, lavent, lavent et le sang lui revient. Ils le lavent, lavent et la peau repousse ; ils le lavent et la vie revient ; ils le lavent, il vomit ; ils le lavent et il se dresse assis et dit : « Finissez, j'ai froid. » Ils prennent le remède et le lui font boire, il vomit ; ils le font boire encore, il avale. Ils prennent alors l'igname grillé, le mâchent et le lui donnent, il vomit ; ils le lui donnent encore, il avale. Ils prennent alors l'igname grillé et le lui donnent, il mange le tout. Ils lui disent alors : « Monte sur cette branche d'arbre. » Il monte et la branche casse. Ils disent : « Monte sur cette pierre. » Il monte dessus et la pierre se fend. Ils lui disent : « Va, nous allons retourner d'ici. »

Le père d'Aoméina court et descend à Koné. Ils le voient, Aoméina court et saisit la peau de son père parce que sa tristesse est finie. Le père lui dit : « Je viens pour t'appeler et nous allons nous en retourner. » Les deux mères d'Aoméina disent : « Nous irons tous ensemble. » Il fait un paquet de leur natte qui était restée neuve. Les mères et le père d'Aoméina se remplacent tour à tour pour porter l'enfant. Ils viennent et arrivent à Powa, à la maison du vieil homme. Les femmes voient ce dernier étendu mort et le pleurent.

Le père d'Aoméina dit : « Ne couchons pas là parce que nous avons tué cet homme, le grand-père qui avait été bon pour nous. Allons coucher là-haut dans la chaîne centrale. Ils couchent là, se lèvent au matin, traversent et arrivent à Gowa, à Goyéta et en bas dans la rivière. Ils montent à Gobwinyinrin. Ils y restent jusqu'à aujourd'hui et ne sont pas à Koné.

C'est fini. Réveille-toi, frappe et regarde sur ton ventre et ton foie et raconte ta réponse ¹.

LA FEMME TARO

31. TOUHO.

La femme Bwimin (variété de taros sauvages) habite en haut de la cascade Pwating, dans le fond de Poyes. Trois frères habitent à côté, à Tityitalo, dans une crique. Il pleut, la rivière monte et les trois frères y vont pour se baigner. La femme les voit, sort de chez elle, et plonge dans l'eau. Les trois hommes attrapent la gratte (parce que la femme est comme le taro sauvage qui donne de l'urticaire). Ils descendent la rivière, toujours avec la femme et trouvent un coco que la femme prend avec elle. Ils arrivent à l'embouchure de la Tiém.

1. Formule pour inciter l'auditeur à raconter un autre mythe.

Les habitants du lieu sortent et les aperçoivent : « Voilà notre nourriture », se disent-ils. Ils leur donnent du feu et une case. Une fois qu'ils y sont à se chauffer, les habitants cherchent quelqu'un pour les tuer. La femme pose le coco au pied du poteau central de la case. Elle prend un bâton et frappe le coco à petits coups. Le fruit se met à germer et donne des feuilles. Elle voit alors à la porte des hommes venus pour les tuer. Elle fait alors chanter deux des garçons et l'autre tape en mesure comme pour le pilou. Couverte par le rythme, la femme tape le coco. Le cœur du cocotier qui pousse traverse le toit de la case. Elle dit aux frères de monter sur les branches du cocotier, tandis qu'elle se réserve la branche la plus basse.

Les gens du village se rassemblent pour regarder dans la case. La femme frappe le coco et l'arbre monte encore. Ceux du dehors entrent dans la case et ne trouvent personne. Ils sortent et voient le cocotier très haut, grimpent sur le toit et arrivent au tronc. La femme frappe encore le cocotier qui s'allonge encore dans le ciel. Les gens grimpent et le cocotier monte avec eux jusqu'aux nuages. La femme frappe le cocotier qui se courbe avec eux du côté du fond de Poyes. Elle le frappe encore et le cocotier va toucher la cascade où la femme descend, puis se penche vers Tityitalo où les deux frères descendent. L'ainé qui a les deux pieds à terre maintient encore la feuille du cocotier. Il lâche tout à coup l'arbre et ce dernier se redresse, en projetant leurs ennemis dans toutes les directions. Le cocotier rentre alors dans le fruit.

Chef Ty, de Wankut.

DIAKAMALA ET LE LÉZARD

32. GOMEN.

Koumèpou (haricot sauvage comestible) vit avec sa femme Kapou. Un enfant leur naît qu'ils appellent Diakamala. Devenu adolescent, il s'amuse à poser des lacets pour attraper des oiseaux. Un jour, posté au pied d'un arbre, il attrape beaucoup d'oiseaux et les emporte à la maison, les fait cuire et les donne à ses parents. Ceux-ci lui demandent ce que c'est.

— « Ce sont des oiseaux que j'attrape au lacet », leur répond-il. Trois jours après, ils lui disent d'aller placer des lacets au pied d'un banian. Le gosse s'assied au pied du tronc, mais c'est un *guèna*, un lézard qui se prend dans le lacet. Le lézard se met à crier, accroché à la corde. L'enfant, effrayé, l'entend et se sauve. Le lézard hurle et appelle : « Diakamala ! viens défaire cette corde. L'autre jour, tu as attrapé tous les petits oiseaux,

ne sais-tu pas que ce sont mes enfants ? » Diakamala revient et défait le lacet, le lézard lui saute au cou et s'y installe. L'enfant a tellement peur qu'il lâche la branche où était posé le lacet et tombe à terre. Il se relève en pleurant et va voir ses parents.

— « Pourquoi pleures-tu ? » lui disent les deux vieux. — « A cause de ce qui est sur mon cou. »

Les parents voient l'autre sur le cou, mais n'en ont pas peur. Ils partent dans les cultures pour chercher à manger, reviennent, font la cuisine et préparent une assiette pour Diakamala, mais celui-ci ne veut pas manger. Le lézard alors réclame qu'on lui donne ce que l'enfant ne veut pas manger. Diakamala pose sur son cou l'assiette avec la nourriture chaude qui lui brûle la peau et il se met à pleurer encore à cause de cela. Ils font du feu pour dormir et tout le monde se couche. Le lézard, lui aussi, s'endort et tombe sur la natte.

Diakamala se réveille, voit que le lézard l'a lâché et il sort de la case pour se sauver. Il trouve au dehors un plant de canne à sucre planté devant la maison, tire le pied et se cache dans la terre en remettant la canne à sucre par-dessus lui. Au matin, le lézard sort dehors pour se chauffer au soleil. Il voit la canne à sucre, pense là prendre pour lui, tire le pied et trouve l'autre couché. Il jette la canne à sucre et lui saute de nouveau sur le cou. Diakamala se relève en pleurant.

Les parents refont la cuisine, leurs fils refuse de manger et le lézard réclame qu'on lui donne sa part, lui la mangera. Le lézard reçoit l'assiette, la pose sur l'épaule de l'autre et il mange. La nuit, on fait du feu, tout le monde se couche. Au milieu de la nuit, le lézard glisse de nouveau du cou de l'enfant et tombe sur la natte. L'autre sent qu'il est enfin délivré et se sauve. Cette fois-ci, il traverse la chaîne centrale et arrive chez Téin Malouma, le grand chef de Pamboa. Il s'arrête à l'entrée de l'allée du chef. Ce dernier le voit et lui demande ce qu'il y a :

— « Diakamala, c'est toi qui es là ? » — « Oui, c'est moi », répond l'enfant. « Je me suis sauvé à cause du lézard. »

— « Viens t'asseoir à côté de moi. Quand il va venir, je vais le tuer et nous le mangerons ensemble. » Diakamala s'assied à côté du chef et tous deux voient la montagne remuer, les rochers tomber, le tonnerre et le vent annoncer l'arrivée du lézard. Téin Malouma prend peur et dit à l'enfant : « Va-t'en, car ton vieux qui vient là va me brûler. » Diakamala se sauve chez Téin Gomen. Même question ; là encore, même réponse, même vantardise du chef. Mais quand ce dernier voit la montagne bouger, les rochers tomber, le tonnerre et le vent annoncer l'arrivée du lézard, Diakamala doit se sauver encore.

Il arrive chez le grand chef de Koumac, Tén Nondi. De là il doit s'enfuir chez Tén Pa à Bondé. Il s'assied là avec le grand chef, en attendant l'arrivée du lézard, mais il doit encore se sauver quand l'autre commence à voir les montagnes remuer. Diakamala arrive encore chez Tén Ovatch à Arama. Il attend le lézard qui se présente dans le même attirail, et c'est encore la fuite. Près de Pam, l'enfant trouve des garçons de son âge en train de se baigner. Ces derniers le voient et l'interpellent :

— Diakamala, où vas-tu ?

Il ne répond pas. Les enfants répètent leur question. Alors, Diakamala leur parle du *guèna* et de sa fuite jusqu'ici inutile. « Viens », lui disent-ils, « Nous allons nous baigner ensemble. »

— Mais tout le monde m'a renvoyé, reprend-il. — « Viens, on va se baigner ensemble. » Diakamala les écoute et va se baigner avec eux.

Ils voient la montagne remuer, les rochers tomber, le tonnerre et le vent annoncer l'arrivée du lézard. Les enfants continuent à se baigner, mais ils avertissent leur nouveau compagnon : — « Si le lézard arrive, tu vas nous suivre au fond de l'eau. » Voilà le lézard qui sort de la brousse. Les deux enfants plongent et l'autre les suit au fond de l'eau où il voit les deux gosses se poser sur la pointe d'un sapin qui pousse au fond de la mer. Diakamala saute là aussi et tous les trois descendent le long du sapin jusqu'au pied. Le lézard arrive en haut, c'est-à-dire au bord de mer, et voit qu'il ne peut descendre. Il appelle alors tous ses sujets, tous les oiseaux de Calédonie et il leur intime l'ordre de boire l'eau de la mer. Les oiseaux boivent l'un après l'autre, mais l'un après l'autre ils vomissent ce qu'ils ont bu. Il n'y a que le canard qui arrive à boire le tout. Alors, le lézard voit le sapin, saute dessus et descend le long du tronc. Les trois enfants le voient faire et rentrent dans la case. Ils prennent chacun un couteau en coquillage, *dia*. Les deux enfants s'assoient chacun de part et d'autre de la porte et Diakamala reste au fond de la case. Le lézard arrive et demande aux deux enfants :

— « Où est ma nourriture ? »

— « Voilà, là, au fond de la case » disent-ils.

Le lézard rentre doucement la tête dans la maison, les deux gosses le frappent ensemble de chaque côté et Diakamala le frappe à la tête, lui enlevant la cervelle. Les deux enfants du fond de la mer découpent alors le lézard en morceaux qu'ils répartissent en parts pour chacun des grands chefs du Nord de l'île.

La tête est emportée par Diakamala qui l'emmène à ses parents, Koumèpou et Kapou.

KAKALA TÉIN HWALA (Gamin).

KAVO DE WÉO

33. GOMÈN.

Le serviteur du grand chef de Gomèn, Hyéna Ma, l'oiseau Danguigne, envoyé par son maître, remonte la rivière en tenant une flûte de roseau. Il arrive à Wéo, là où il y a un cœur de bois de fer planté devant une case ; l'oiseau s'arrête au pied du bois et souffle dans la flûte. La mère de Kavo de Wéo, entend sa musique et vient le trouver. — « D'où viens-tu ? » lui dit-elle. — « Je suis venu de Gomèn, mon chef m'a envoyé ici pour chercher Kavo. » « Kavo est bien ici », dit la mère, « mais elle est encore trop jeune ; retourne à Gomèn, tu reviendras plus tard. » Au deuxième voyage, le grand chef accompagne cette fois son serviteur et ils emmènent tous deux Kavo avec eux. Arrivés à Gomèn, ils reçoivent de Koumac la nouvelle de la mort du grand chef. Le grand chef dit alors à Danguigne et Kavo : « Vous allez rester ici, puisqu'il faut que j'aile à Koumac. » Le chef doit aller là-bas pour recevoir les monnaies de coquillages parce que c'est lui qui est l'oncle maternel du grand chef de Koumac. En montant vers Koumac il passe sans le voir devant Téin Arou qui s'est caché à Karembé. Au passage, l'autre saute sur le Gomèn et le tue avec sa sagaie.

Téin Arou emmène le corps chez lui, à Boala. L'endroit où il a tué l'autre est appelé depuis : *Boahinon Hnyéna* (l'endroit où on a tué Hyéna) et le *Kangou*, l'esprit du mort, sort des entrailles du grand chef et retourne à Gomèn pour voir Kavo et Danguigne. Il dit au serviteur de rester là, lui et Kavo vont aller à la pêche. Mais, au lieu de cela, il emmène Kavo tout droit à Téoudié, là où vont tous les morts. Ils arrivent là et y trouvent le gardien du pays des morts avec le corps couvert d'yeux. Il dit au chef : « Toi, tu peux entrer, mais qui est là derrière toi ? » — « C'est Kavo », répond l'esprit, « c'est vrai, elle n'est pas morte, mais nous n'avons eu qu'une nuit ensemble à la maison. J'ai eu pitié d'elle et vois, je l'ai amenée avec moi. » Le gardien dit : « Je vais ouvrir la porte, mais débrouille-toi une fois entré. »

Dans le pays des Kamboa (morts), quand le chef arrive auprès de ses nouveaux compagnons, il dit aux autres : « Quand vous amènerez des oranges (les fausses oranges *poamboa* qui sont la nourriture des morts) amenez une vraie orange pour Kavo. » Au pays des morts, si on parle d'anguilles, il s'agit de vers et toutes les nourritures sont de mauvaises nourritures, mais le chef de Gomèn demande de la vraie nourriture pour sa femme. La nuit, le grand chef doit aller coucher dans la case des hommes et Kavo doit aller dans la case des femmes. Son mari demande aux mortes de laisser Kavo s'endormir la première et de faire attention de se réveiller

avant elle. Il ne faut pas que Kavo les voie dormir parce que quand elles dorment elles perdent leur forme humaine et leurs os se dispersent et se mélangent dans la case.

Kavo ne sait toujours pas où elle est. Un jour, à minuit, elle a froid, elle se réveille et voit l'ossuaire où elle est en réalité. Rien que des os décharnés de toutes parts. La peur qui l'étreint fait qu'elle se met à pleurer. Toutes les mortes se réveillent et leurs os se remettent en place. Elles vont prévenir le grand chef de Gomèn de ce qui s'est passé, que Kavo les a vues. Le grand chef vient à Kavo et lui explique la situation, qu'il est lui-même aussi un mort, il s'en retourne avec elle pour quitter le pays des morts ; ils sortent de Téoudié et arrivent à la pointe de Pwéon. Ils restent là tous deux pleurant jusqu'au jour. Alors le grand chef de Gomèn dit à Kavo : « Nous allons nous quitter. Si tu vois l'arc-en-ciel joindre la montagne de Kaala à celle de Watyangou, tu sauras que c'est moi. » Kavo lui répond : « Si tu vois le brouillard sur la montagne de Kavio (montagne de Pamboa) tu sauras que c'est moi. » Ils se quittent et c'est la fin.

Casimir TEIN BOAHNOU (Wéol).

LE VIVANT AU PAYS DES MORTS

34. GOMEN.

Téin Pijopatch est le chef des morts qui vivent à la pointe de Téoudié. Il a le corps couvert d'yeux. Si un homme meurt, son esprit ira trouver Téin Pijopatch qui dirige la danse des morts, danse qui ne s'arrête que pour que ceux-ci prennent la nourriture qui est la leur, c'est-à-dire des excréments, des lézards et du bambou à la place de canne à sucre.

Un homme appelé Mèngua vit mourir sa femme. Il savait que son esprit était parti à Téoudié. Une fois seul, le mari se mit à suivre les traces de l'esprit de sa femme. Il arrive à Téoudié, à la porte du chef, et trouve le gardien de la porte appelé Hway-Hway. Ce dernier lui demande où il va. — « Je viens chercher ma femme. Ne l'as-tu pas vue ? »

— « Elle est passée tout à l'heure », répond Hway-Hway. « Viens avec moi, je vais t'accompagner. »

Hway-Hway prend une igname sauvage cuite, une canne à sucre et une anguille et dit à l'homme : « Ne regarde ni à gauche, ni à droite, mais suis-moi toujours. » Ils suivent le chemin et arrivent tous deux dans la

danse, mais les morts sentent une odeur qui pour eux est mauvaise, celle d'un vivant.

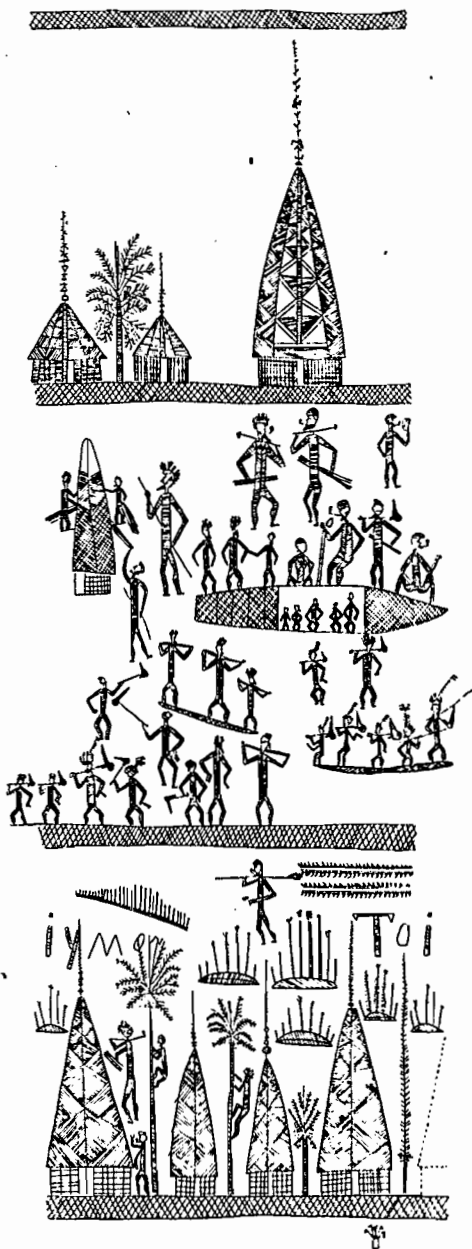
Le dieu Kapoangoa Kapwityalo qui était dans la danse parle aux autres : « Soyez joyeux, vous tous, dans la danse de Tén Pijopatch, car il y a là avec nous l'esprit d'un vivant. Que tous mangent leurs excréments ! »

Il pense ainsi reconnaître l'homme en celui qui ne mangera pas d'excréments. Hway-Hway passe à l'homme l'igname sauvage qu'il se met à manger et les autres ne s'aperçoivent pas qu'il est un homme parce qu'il mange en même temps qu'eux.

La danse continue, et les morts sont rassurés sur la présence d'un vivant puisque personne n'a refusé de manger. Ils dansent toujours, mais le dieu Kapoangoa Kapwityalo sent l'odeur de vivant et répète les mêmes paroles. « Que tous mangent leur lézard. » Ce qu'ils font. Hway-Hway passe à l'autre un morceau d'anguille et, cette fois encore, on ne s'aperçoit pas de sa réponse.

Puisque le vivant n'a pas encore été dévoilé, ils continuent à danser. Puis ils jouent à se lancer des fruits d'oranger sauvage *boouva*. Ils prennent d'abord des fruits rouges et se les lancent tout en dansant et en tournant. Mais ils sentent toujours l'odeur des vivants.

Kapoangoa Kapwityalo parle encore de la même façon et donne un nouvel ordre. « Que tous mangent le bambou. » Hway-Hway donne à



l'autre le morceau de canne à sucre préparé à l'avance afin qu'il ne se fasse pas repérer. Les morts continuent la danse et changent de fruits. Ils prennent les fruits d'oranger vert maintenant. Mais c'était le fruit de la femme qui est morte et c'est elle qui le donne aux autres. Hway-Hway dit alors au mari : « Je vais attraper le fruit. Toi, reste dans mon dos ; je te passerai le fruit, tu te sauveras et tu le poseras dans le cimetière sur le cadavre de ta femme. »

Le mari attrape le fruit d'oranger sauvage et se sauve. Sa femme l'aperçoit, se met à pleurer et part derrière lui. Arrivée au cimetière, elle rentre dans son corps et revient à la vie.

Pasteur LALIE NYAEMA (Boaganda).

LE FRÈRE ET LA SŒUR DE POANLOTCH

35. KOUMAC.

Le chef de Poanlotch a une femme et deux enfants, Téin et Kavo. Le chef vient à mourir, les enfants grandissent et deviennent adolescents. Téin part le matin à la pêche et, au retour, laisse une partie de ses poissons à moitié route et envoie sa sœur pour chercher le reste. T'choulap, dieu du bord de mer, voit la fille venir prendre le poisson, se donne l'apparence de Téin, et la force à coucher avec lui. La fille s'en retourne en pleurant chez sa mère en croyant qu'elle avait fauté avec son frère. La mère s'en prend à Téin. Saisi de honte, ce dernier s'en va dans la direction du Nord. Kavo part derrière lui pour le retrouver et le rattrape en chemin ; ils arrivent à Touao où les gens leur demandent de rester, mais ils déclinent l'invitation. A Ouaco ils veulent aussi les arrêter mais ils ne restent pas. De même à Watyangou, à Gomèn, à Koumac, à Néhoué, à Poum. Ils arrivent à Wégou (avant Tyabèt) et ne veulent toujours pas s'arrêter. Finalement, en chemin, ils trouvent le dieu Toliran qui les arrête pour passer la nuit avec eux. Ils acceptent cette fois-ci. Toliran va chercher des vivres pour leur donner à manger ; la nuit, il envoie Kavo dormir dans une case à part, lui dormira avec Téin. La nuit, Toliran tue Téin et traîne le cadavre sur le rivage. Au matin, il annonce à Kavo qu'elle va rester ici pour être sa femme, mais d'abord qu'elle aille enterrer son frère.

Kavo descend au bord de la mer et creuse le sable pour y enterrer son frère. Puis elle vit avec son nouveau mari. Le vent du Nord se met à souffler. La mer se brise sur le rivage et arrive à déterrer le corps de

Téin que le flot emmène jusqu'à l'îlot Daouniyou, l'îlot du tonnerre. La vieille femme, maîtresse de l'îlot, était mère de quatre enfants : Kavo, Higè, Téin et Mwéaou. Elle trouve le cadavre au bord de mer, retourne chez elle, fait griller deux ignames et deux noix de bancoul. Elle revient et frotte les narines du mort avec la noix de bancoul, puis elle lui fait avaler des fragments d'ignames.

Téin de Poanlotch revient à la vie et mange la deuxième igname tout entière. « De qui es-tu le fils ? » lui demande la vieille, « Personne n'est jamais venu ici. » — « Je suis Téin de Poanlotch, et je ne sais comment je suis arrivé ici. » La vieille l'emmène dans sa maison et le couche sous un paquet de nattes pour le préserver de ses enfants, les tonnerres. Ils arrivent à grand bruit ; le garçon a peur mais la vieille le rassure : « N'aie pas peur, lui dit-elle, c'est toujours comme ça. »

La mère appelle Kavo sa fille et lui dit de faire cuire deux ignames et deux bénitiers. — « Mais pourquoi me fais-tu cuire des ignames alors que jusqu'à présent nous les mangions toujours crues ? » La mère répète : « Fais les cuire et amène-les ici parce que je ne peux pas sortir à cause de la pluie. » Au bout d'un moment, Kavo apporte la nourriture cuite. La vieille fait réveiller le garçon qu'elle avait fait asseoir. Kavo arrive, entre dans la case, voit le garçon, lâche la nourriture et saute sur Téin pour l'embrasser. Elle n'avait jamais vu et n'avait jamais espéré voir d'autres garçons que ses frères. Higè entend le bruit, arrive, voit ce qui se passe, et se précipite aussi sur le garçon. Chacune des deux veut Téin de Poanlotch pour époux, et elles se querellent. La mère décide alors qu'elles l'épouseront toutes les deux.

Téin et Mwéaou sentent que quelque chose n'est pas normal et demandent à leur mère ce qui se passe. Elle répond : « C'est un fils adoptif que j'ai recueilli et il ne faut rien lui faire de mal. » La vie continue, les deux filles vivant avec le nouveau venu. Elles deviennent enceintes et ont chacune un garçon, les deux fils qui sont appelés à leur tour Téin et Mwéaou.

Les enfants grandissent. Un jour, le père leur dit d'aller dans la forêt couper des bois, et il monte avec eux sur la montagne. Au loin, ils voient un nuage sur la Grande-Terre au-dessus de Poanlotch. Le père dit : « Ce nuage doit être au-dessus de chez ma mère. » Au soir, les gosses répètent ces paroles à la grand-mère et celle-ci demande à Téin s'il est vrai qu'il a vu un nuage sur Poanlotch. « C'est vrai », répond-il. Dans la nuit, la vieille compose un *yarik* (magie) sur la montagne, puis va jeter le paquet magique dans la mer où il se change en une belle pirogue double. Au matin, elle dit aux gosses d'aller à la pêche. Ils trouvent la pirogue et vont l'an-

noncer à la maison. La vieille appelle alors le père et lui dit : « Tu vas partir avec tes deux femmes et tes deux enfants pour aller voir les tiens. » Ils remplissent la pirogue de vivres, montent dessus et partent. Au bout de plusieurs jours et plusieurs nuits à la voile, ils arrivent chez Toliran. Téin dit à ses enfants de prendre chacun leur casse-tête et d'aller se cacher de chaque côté du point d'eau pour attendre que leur tante vienne chercher de l'eau. Ils se baissent alors pour qu'elle puisse voir leur ombre dans l'eau. Ce qu'ils font. Kavo voit le reflet des visages dans l'eau et reconnaît les traits de son frère. Elle pense à lui et se met à pleurer. Les deux enfants se montrent : « Ne pleure pas, Téin est vivant sur la pirogue, en bas. » La tante leur apprend que Toliran est couché, malade. Ses neveux lui disent : « Ne lui apporte pas l'eau à l'intérieur, mais dis au vieux de sortir dehors pour prendre son eau dans le bambou. » Quand Toliran voit que sa femme lui dit de sortir dehors pour prendre son eau, il se met en colère et dit : « Eh, c'est toi la sœur de celui que j'ai tué ; tu veux faire la fière maintenant. » Il sort de la case avec son casse-tête. Mais Téin et Mwéaou étaient de chaque côté de la porte : ils le frappent au passage et le tuent.

Ils coupent la tête de Toliran et partent avec la tante à la pirogue où le frère et la sœur se retrouvent. La pirogue repart et finit par aborder à Poanlotch où l'on retrouve la grand-mère et on met la tête de Toliran à cuire, puis on se met à la manger.

Pendant qu'ils mangent, on entend un bruit de fronde sur le rivage et le père dit à Téin et Mwéaou d'aller voir ce qu'il y a. Les deux enfants trouvent en bas le vieux Danguigne et vont annoncer sa présence au père qui le fait appeler pour manger avec eux. Danguigne s'installe et fait semblant de manger l'œil de Toliran, mais il le jette dans le feu. L'œil éclate et empoisonne toute la famille de Téin Poanlotch. Ils meurent tous, et Danguigne se sauve.

Laurine TYAWI TÉIN DYORÉ (Tyari).

TÉIN DYORÉ ET LE CHEF DE POUÉBO

36. KOUMAC.

Téin Dyoré est allé prendre pour femme Kavo de Koumac. Il en a deux enfants, deux fils, Téin et Mwéaou. Le grand-père des enfants, père de Téin Dyoré, meurt. On invite de partout les chefs qui viennent à la fête funéraire. Après trois jours, tous s'en retournent, sauf le chef de Pouébo qui joue les malades. Quand il est guéri, il demande à Téin Dyoré de lui

faire pêcher une vache marine. Une fois qu'il a la vache marine devant lui, il dit au chef : « Je ne peux la porter tout seul, prête-moi Kavo pour m'aider à porter le fardeau jusqu'à Arama, à la moitié de la route. » Téin Dyoré répond qu'il va y aller lui-même, avec sa femme pour l'accompagner.

Arrivé à Arama, le chef de Pouébo demande qu'on l'accompagne encore jusqu'à Balaguét, un peu plus loin. Ils arrivent au lieu-dit Mawé où le chef de Pouébo avait préparé un lacet qu'il avait disposé dans un trou d'eau. Ils s'arrêtent pour se reposer. Téin Dyoré a soif, le chef de Pouébo l'invite à boire. Il se baisse, l'autre tire le lacet et l'étrangle. Le Pouébo laisse le mari accroché par une corde à un arbre et emmène Kavo de l'autre côté du Diahot, puis jusque chez lui.

Deux mouches alors partent de Mawé pour avertir les fils de Téin Dyoré. Elles arrivent sur la tombe du grand-père et restent à bourdonner là. Le crâne du vieux sort et roule le long de la route en suivant les traces de son fils, emportant avec lui deux ignames grillées et deux noix de bancoul. Il arrive au trou d'eau, au pied du sapin auquel était fixé le lacet. Le crâne du vieux essaie de grimper au sapin mais n'y arrive pas et retombe. La troisième fois enfin, il arrive à la corde qu'il coupe et tombe à terre avec son fils. Le vieux prend une noix, l'épluche et en frotte les lèvres de son fils, puis il prend un morceau d'igname, l'écrase et lui met dans la bouche. Téin Dyoré revient à la vie. Le vieux lui donne alors une igname entière à manger ; rétabli, son fils lui explique ce qui est arrivé. Ils s'en retournent chez eux, le fils prenant le crâne de son père pour le ramener chez lui. Arrivé au village, le crâne du vieux s'en retourne à sa place.

Un autre jour, Téin Dyoré dit à ses enfants de rester à la maison ; lui va partir taper des roussettes avec une fourche. En route, il rencontre le vieux Danguigne qui lui demande où il va : « Je vais taper des roussettes. » Danguigne demande à partir avec lui ; ils s'en vont de concert : lui et le chef attrapent les roussettes et la nuit les surprend au-dessus de Pouébo. Ils veulent faire un four, mais il n'y a rien pour manger avec les roussettes. Danguigne va alors voler les taros d'eau des gens de Pouébo et ils font le four dans la forêt. Puis ils cherchent du bois et font du feu pour se coucher.

Dans la nuit, pendant que le chef dort, Danguigne descend à Pouébo. Il trouve tous les Pouébo en train de préparer la cuisine d'une fête. Pendant ce temps, Kavo était partie dormir dans la case du chef. Danguigne arrive à la porte de la case et appelle Kavo à la porte. Kavo sort et lui demande ce qu'il fait ici. Danguigne lui dit : « Viens avec moi pour aller voir Téin et Mwéaou. » En entendant le nom de ses enfants, la femme se

met à pleurer. Danguigne l'arrête et lui dit : « Ne fais pas de bruit. » Ils vont partir ensemble mais, avant de partir, Danguigne dépose devant la porte de la case du chef un gros tas d'excréments.

Ils partent dans la nuit, trouvent Téin Dyoré qui dormait. Ils arrivent près de lui, le réveillent, et s'en retournent avec lui jusqu'à sa case à Mévé où ils restent avec Téin et Mvéaou. Mais en partant de Pouébo, Danguigne avait maudit le pays de Pouébo, ce qui provoqua l'arrivée d'un cyclone qui ravagea la tribu.

Laurine TYAWI TÉIN DYORE (Tyari).

LE MEURTRE D'AYOU

37. NÉNÉMA.

Madya, chef d'une partie du clan Dayé de l'île de Néva, les Dayé Tyéou¹, épousa la fille d'un devin, Téryamo, et en eut deux fils, Diéou et Taboa. D'une deuxième femme, originaire de Bélep, il eut une fille nommée Déa, qui était sa préférée. Accusé d'avoir séduit une femme du grand chef Tidyine de Yandé, Madya fut mis à mort par ordre de ce dernier. Le Téin Dayé mort descendit au pays des morts, le Lolot, situé sous la mer, entre Néva et Moak, et revint de là de temps à autre pour apparaître à ses descendants et leur donner l'appui de sa force magique. C'est ainsi que la mort de leur père rendit les fils redoutables par la puissance qu'ils tenaient en particulier du *mannda*², pierre pour la magie de guerre. Le plus connu de ses descendants fut le fils cadet de Diéou, Dindi, celui qui dirigea le massacre des hommes de l'*Alcmène* en 1850. Tabwa, le frère cadet de Diéou, reçut de son oncle utérin Téryamo, maître d'Oudouyan, au Sud de la presqu'île de Poum, le *poala kav*, calebasse sacrée contenant des paquets magiques lui donnant le pouvoir d'évoquer les morts.

Après la mort de son père, Déa retourna avec sa mère chez ses utérins

1. L'autre branche, les Dayé Khinlé, sont originaires de Koumac ; les Dayé Tyéou sont venus de Tékenpaék (Touho) en suivant la côte est, puis en passant par Yandé. Ils sont apparentés à la chefferie de leur lieu d'origine.

2. Il la prêta au chef de Koumac pour lui permettre de vaincre ses ennemis. Il en reçut en échange le masque, dit Mavi. Après la mort du chef de Koumac la pierre fut reprise par Hwaoulo, le chef de Bélep aidé du voyant Téabwa qu'on disait possédé par l'esprit d'Ayou. Puis Téabwa la rendit au chef des Dayé de Néva, Didi, celui qui s'opposa à l'installation de la mission catholique à Yandé et plus tard accepta la foi réformée apportée par l'évangéliste Setefano, originaire de Maré.

à Art, puis elle se maria avec T'éin Poumivatch, le chef de Potch, dont elle eut deux fils, Ayou l'aîné et le cadet Filaé. Déa avait déjà reçu de son père une partie de ses pouvoirs magiques. A l'âge adulte, Ayou partit voir ses utérins à Néva, et il en rapporta la pierre magique *mannda* ¹. Sa beauté d'homme et sa puissance magique firent d'Ayou un homme redouté et influent que craignaient les chefferies installées, les Tidyine de Yandé et Baaba (T'éin Nénéma) et Hwaoulo (T'éin Bélèp) de Art. On dit qu'il marchait sur l'eau et que les tortues venaient d'elles-mêmes à sa case, sans qu'il ait besoin de les pêcher.

Suivant la coutume, de tels hommes sont ou choisis pour chefs ou tués. Un complot se trame. La tradition veut que les Dayé de Néva, du moins la branche qui n'était pas apparentée à Ayou, craignant que la puissance de ces derniers n'avantage ses utérins par rapport à eux ¹ aient décidé de le faire tuer et pour cela envoyé une hache-ostensoir au chef Tidyine à Yandé. Ce dernier aurait, par crainte, attendu cinq ans avant d'envoyer à son tour la hache-ostensoir à T'éin Bélèp sur Art. L'ayant reçue, Hwaoulo ² se décida au meurtre d'Ayou.

La femme de Hwaoulo s'étonne de sa décision et cherche à l'en empêcher. La décision prise, Hwaoulo et ses hommes vont dormir. Au matin, ils partent dans quatre pirogues à la recherche d'Ayou et des siens. Ce dernier qui sait ce qui se trame a fait cacher sa mère Déa et son frère Filaé. Quant à lui, il marche sur les eaux, puis se cache. Les hommes de



1. Les Dayé Khinlé avaient donné aux Dayé Tyéou la chefferie sur Néva, mais ils ne voulaient pas qu'ils donnent naissance à une nouvelle grande chefferie, aux dépens des Tidyine, de Yandé, dont ils étaient les serviteurs.

2. Celui qui, sous le nom d'Amabili, fut par la suite responsable de la conversion des Bélèp au catholicisme.

Hwaoulo ne le trouvent pas, repartent, et Ayou revient. Le manège a lieu plusieurs jours de suite. Enfin, la mère se cache dans un arbre et Ayou dans les palétuviers. Filaé, lui, est parti à l'îlot Ogobwa où, avec sa femme et ses enfants, il s'est enfoncé dans le sable de la plage, après avoir détruit leur pirogue.

Finalement, on découvre Ayou, mais la crainte qu'il inspire empêche de le tuer. Une ruse aurait eu raison des hésitations. On amène une tortue qu'on lui offre en symbole d'une réconciliation. Il vient la prendre sur le bord de mer et quand il s'en retourne, deux hommes, cachés dans les pirogues, sautent et le frappent à la tête ¹.

Une autre version veut qu'on lui ait offert un panier de vivres, et quand il se baissa pour le prendre, qu'on l'ait saisi et soulevé en l'air pour le tuer. Même là, les meurtriers hésitent encore à cet instant et ne le tuent que sur son adjuration. Sa mère Déa était assise au pied d'un arbre *ari*, au bois dur. Un homme de Bélèp survient et d'un coup de massue l'enfoncé dans la terre. On dit aussi que la massue se brisa sur la racine de l'arbre, la femme ayant disparu.

Ayou mort, on lui arrache le nez et la langue et on amarre son corps en mer avec un pieu.

Hwaoulo rentre à Bélèp pour subir les invectives de sa femme qui lui reproche la mort d'Ayou ; puis elle retire sa jupe qu'elle jette sur la tête de son mari afin de le protéger de la vengeance d'Ayou, fils de tous les dieux.

Avant d'être tuée, Déa serait venue voir le cadavre de son fils et lui aurait offert de le ramener à la vie ; Ayou refusa, à cause des mutilations subies.

Ayou mort part à Néva par un chemin sous-marin. Il remonte à terre sur l'île et va se cacher dans le banyan sous lequel les vieux s'assemblent le soir. Ayou jette des fruits du banyan pour attirer leur attention. Ces derniers arrivent et se mettent à faire la cuisine. Un des vieux se retourne et Ayou reconnaît son grand-père maternel Diéng. Diéng demande à Ayou : « Que fais-tu là ? » — « Le grand chef de Bélèp m'a tué. » Le vieux lui demande alors s'il veut qu'il lui remette sa langue pour le ramener à la vie : « Laissez, reprend Ayou, si vous me redonnez la vie, ce sera bon pour eux. » C'est-à-dire que mort, maintenant dieu, il détient une puissance dont il va pouvoir faire usage pour se venger de ses ennemis. « C'est bon », conclut le grand-père, « nous allons faire un signe pour mes larmes » (pour marquer sa tristesse).

1. Un informateur veut qu'il ait résisté mais qu'il se soit laissé tuer sur une réprimande de sa mère lui reprochant d'offenser le chef de Bélèp par sa résistance.

Ayou et Diéng préparent deux immenses filets, et ils partent à Art, accompagnés par Déa. Les filets sont tendus sur la mer et Déa passe dans les cases la nuit, armée d'un tison dont elle frappe les marmites afin de faire fuir les esprits des hommes endormis qui s'enfuient au dehors et vont se faire prendre dans les filets tendus. Cette vengeance d'Ayou et Diéng provoqua une terrible épidémie à Bélèp, Yandé et jusqu'à Néva, les gens mouraient à plusieurs par jour, tant qu'on ne pouvait plus les enterrer. La tradition reçue veut que les Dayé n'auraient mis fin au fléau qu'après l'extinction de tous les clans compromis dans le meurtre d'Ayou, clans aujourd'hui remplacés dans leurs droits par les descendants de gens qu'on dûit désigner pour prendre leur place.

Aujourd'hui encore on révère Déa, déesse redoutée des membres du clan Dayé. Quand le vent du Nord souffle, on dit que c'est elle qui se promène.

N. B. Ce texte provient de la conjonction de bribes de ce récit recueillis tant personnellement, qu'auparavant par le R. P. LAMBERT et Maurice LEENHARDT.

V. COSMOLOGIE

HISTOIRE DES VIEUX D'IL Y A LONGTEMPS ET DES PAYS DE NOUVELLE-CALÉDONIE

(Texte dicté par Pierre POINRINPOEA (Tyaba) à Philippe GORODE,
traduction J. GUIART.)

38. PONÉRIHOUE.

1. Les vieux racontent que la terre, enroulée en spirale, touchait la lune et que la pierre sur la montagne était à peine au sec¹, avant le partage des pays sur la montagne de Zyooouma.

2. Quand la mer avait déjà laissé au sec un rocher, la lune retira une dent de sa bouche et la posa sur la pierre. La dent reste là de nombreux jours, pourrit et les vers s'y mettent.

3. Les vers qui tombent sur la terre se changent en lézards, ceux qui tombent dans l'eau se changent en anguilles et les petits des lézards prennent un visage d'homme.

4. La mer commence à baisser, la montagne s'élève au-dessus de Goyèta ; ils (les hommes) nagent et se mettent debout sur toutes les montagnes à sec. Une anguille mâle continue à nager et aborde à Goyèta. Elle se change encore là en chenille *hou* et c'est là qu'ils commencent à devenir hommes.

5. Ils se changent encore ; en hommes authentiques, mais s'ils ont un cœur d'homme, leur peau est encore celle d'animaux ; le nom de ces hommes était Kétéwa. Tant que leur peau ne changeait pas, leur cœur ne savait connaître le bon et le mauvais.

6. Ils se transforment encore ; le premier qui fend leur peau pour arriver au fond de leur cœur et leur donner la parole, c'est Boumè.

Boumè.

1. Boumè dit qu'il était bon que l'homme et la femme vivent ensemble. Il prit une femme pour épouse et tous pensèrent à en faire de même. Un

1. Comme à marée basse, tout était recouvert par la mer.

filz premier-né naquit à Boumè qui le nomma : T'éin Kanaké ; le deuxième de ses filz prit le nom de Boaré Béalô et le troisième Dwi Daoulo. Ces trois hommes, nés de Boumè, sont à l'origine de tous les clans de Calédonie.

Sur la terre où commençait à pousser la paille (des toitures), ils suivent la chaîne centrale et arrivent dans une autre partie (de l'île) où ils fondent le pays auquel ils donnent le nom de Poay.

L'alliance de sang.

Voilà qu'ils décident d'établir l'alliance de sang parmi les hommes et parlent de se partager, eux les frères, suivant deux paroles, irrévocablement en Bay et Dwi. Cette alliance de sang se fonde sur la monnaie de perles. Du côté des Bay, c'est Boaré Béalô qui est leur chef ; chez les Dwi, c'est Dwi Daoulo. Les deux groupes se sont conservés et jusqu'aujourd'hui, pour tous les clans, on dit Bay et Dwi, Boaré Béalô et Dwi Daoulo.

T'éin Kanaké.

1. T'éin Kanaké, celui qui fait taire la foule, frère aîné des deux autres, alla voir les pays plus avant jusqu'à Voh ¹.

2. Puis il descend alors au bord de mer de la Tipijé et répartit les hommes dans tous ces pays. Il s'en retourne alors de Tipijé, en laissant là-bas quelques hommes. Il arrive à l'embouchure de la Tyamba, y laisse encore des hommes qui construisent là un tertre (de case) qu'ils nomment Gara atû.

3. Il suit toujours le bord de mer jusque dans le pays de Boa où il laisse encore des hommes.

4. Il leur donne alors pour nom Boa ma Tyau ².

5. Lui s'en retourne alors et arrive à Poinriu-iriwin ³ où il se construit une demeure qu'il appelle Gowari.

6. Plus tard il redescend vers la mer établir le pays de Tyakin.

7. Il y place tous les tertres dont il donne les noms : Néjeou, Goromia, Pwia et Poinrintyingu, Gorotyin et Tyomari.

8. T'éin Kanaké termine (ses jours) ici, tombe malade et meurt, là où sont nés ses trois filz : T'éin Tyomari, l'aîné, Dwi Pwiridoa, le deuxième, le troisième filz fut pris par une vache marine qui le déposa à Lifou où on lui donna le nom de Boumè.

1. Où la distinction entre Dwi et Bay ne joue plus.

2. = couper le u, *totem* redouté, ce qui symbolise l'audace du guerrier.

3. Francisé en Ponérihouen = tête rivière.

Le travail de T'éin Kanaké terminé, passons au travail de Boaé Béalo et Dwi Daulo.

Boaé Béalo.

Boaé Béalo avait deux fils. Lui, leur père, tombe malade et meurt. Sa femme pleure, pleure et elle aussi meurt. Les deux enfants restent seuls ; ils vont au hasard dans la brousse. Le Bao Bwiri ¹ se saisit d'eux et ils arrivent à Poarapeway ² et sur la montagne de Poadoulang ³. Les deux enfants décident alors de se séparer là et voilà leur parole d'adieu. L'aîné dit : « Nous allons nous séparer. Tant que tu seras vivant, pense à notre pays de Poey ; moi, j'y penserai aussi tant que je vivrai. » Il descend alors vers Poey ⁴, tandis que l'autre revient vers Tyamba. Le nom de celui-là est Toudyay ; avec quelques hommes, il arrive à la montagne de Gorowinho, y monte, réside là. Puis ils se partagent encore ; Boaé Béalo (c'est-à-dire les Bay) descendent vers Napeurewin à la Tyamba, tandis que Dwi Daoulo (c'est-à-dire les Dwi) monte vers Goroubé. Ils se sont séparés là à cause d'un magnagna ⁵ qu'ils ont mangé.

Voilà le nom de tous les clans qui se sont dispersés là : Wénaé, Poadimalo, Napoéwimyin, Goropwodyèweu, Gorowinho et Poala ; c'est la partie des Bay de Poindimié.

Les Bay et Dwi vont encore et s'arrêtent à Gorowari ⁶ ; ils partent encore de là pour aller résider à Gorotyédé ⁷. Ils décident alors et disent : « Toi, homme Bay, tu partiras t'établir à la rencontre entre l'eau douce et l'eau salée dans la rivière de Goyèta ⁷. Moi, homme Dwi, mon territoire est à la limite entre l'eau douce et l'eau salée dans la rivière de Tyamba.

Les hommes de Bay se sont placés dans le pays de Goyèta et tous les Dwi dans le pays de Tyamba. Voilà le nom de quelques clans Bay réunis : (Gooutin, Gorou, Tyara boéri, Goroborédyo).

Le domaine des hommes de clan Dwi qui résident séparés des hommes de clans Bay : Goyata, Poma, Nadarawin, Goromwido, Nai et Aradya.

Tout cela est fini et nous voyons encore tous les fragments de Kanaké, Béalo et Daoulo et si nous disons leur nom, nous disons les noms de tous les clans.

1. Dieu fou, nom du dieu Gomawé qui fait se perdre les voyageurs dans la brousse.

2. Rivière d'Amoa.

3. Entre Amoa et Netchaot.

4. Origine de la grande chefferie de Poyes (Poey) dont le titulaire actuel est Kowi Bouillant.

5. Nourriture de chef à l'origine de bien des querelles entre frères.

6. A la Tyamba.

7. C'est la rivière de Ponérihouen.

Téin Kanaké.

Nous allons voir quelques morceaux et nous laisserons ceux que nous ne connaissons pas :

Descendants de Téin Kanaké. — Aramoto, Gorooubé, Kazyeu, Tyouroubiti, Edéméréwi, Naboutywin, Aoutangou, Gorowingopâé, Pwinfinpoéa, Warü ma Ounémwin, Tyadaré, Pwétyieu, Goroëü, Gorotyin, Pourouwin, Tyabarapon, Méréatin.

Descendants de Boaré Béalo. — Méindü, Goromoto, Pwadou, Nigay, Napeureuwin, Poinrin-nyimou, Naaotiyiwé, Gorotindo, Pwadaé, Nébay, Toutoungoro, Goroméa, Pibè et Nadapeureuwin.

Descendants de Dwi Daulo. — Goyèta, Goyèta Pwari, Goyèta Pwanabay, Goyèta Pwaida, Goyèta Natéawe, Aramoto, Pwouroudeu, Tyouroubiti, Poinrinpoéa, Goroëu, Goromwindo, Poma, Nindü, Poutyirou, Naboumè, Gorodoumabi, Gopwéa, Mwintéapo, Azyawa, Pwédya, Gorotou

DISCOURS DE PILOU DE EJEISA NEBAYE

(Traduction J. GUIART.)

39. PONÉRIHOUE.

Introduction.

Je saute et je monte sur le bois
cœur du tronc de bois de fer et de l'arbre *apa* et *apiatyéu*
Je ferai la langue des hommes
pères, fils et petit-fils de Moinapo
le maître de Gotipou et Nanyinkarawin
l'homme qui va discourir et répondre
Les fils et petit-fils de Boaré Béalo et Kolo ¹ et Kadyatoua ¹
l'homme qui disperse les pays
l'homme qui réside dans la demeure des Bay Méindu

Discours sur l'échelle de bois.

(Par un orateur différent.)

Moi, liane, phallus énorme qui s'allonge et écrase
Moi, liane *weatyto* qui recouvre le pays
Moi, liane (à la sève) lactée, ornement de la maison qui tête, debout sur
la montagne du tonnerre

1. Autres noms de Boaré Béalo.

Je crierai un chant
 Je frapperai le bambou
 Je frapperai de mon pied les arbres *mangi* et *doèa*
 J'attacherai en l'air le corps ¹ de la brise de terre et celui de l'herbe
 bè ²
 Je frapperai du pied pour réveiller les dormeurs et les timides
 Je redresserai les plumes des aigrettes
 Je ferai danser dans le tourbillon des dieux
 et lâcherai ici la danse jusqu'à être surpris par le jour
 Je ferai le tour de la forêt de sapins *day* et de sapins *daouré*, dans son
 secret et tout au bord
 J'écarterai en les brisant les branches de bijouen dans le séjour pai-
 sible
 J'avance la tête dans le fond de A-qui-manque-le-cœur et dans le fond
 de Téin à l'intérieur de la forêt difficile à la marche
 Je tâte du pied le fondement de la maison
 Je touche la pagaie, gouvernail de la demeure et du pays
 Je vire de bord au cœur de la souche énorme
 Et je saisis le bois debout sur le flanc de la montagne
 Je disparaissais à l'intérieur des racines de l'arbre du (dieu) Gomawé
 Je vire de bord au rocher qui barre la rivière
 et debout là, je reste à écouter (le chant de) l'eau.
 Je vais autour du (rocher) qui braille
 j'écrase le poteau central et je disparaissais avec dans la forêt
 Je parle dans le rythme des spathe de palmier *pilaou*
 dans l'obstruction de la demeure ³.
 Je saute et je frappe le bambou et le bois *mangi*
 bois ⁴ rouge de Maousi ⁵ et Kelipoin
 ils s'enfoncent, la demeure et le pays,
 je danse et m'enorgueillis et exulte
 je monte pas à pas et je vais saisir le sommet
 je dépasse la tête de la montagne et la tête de la demeure ⁶

1. Le paquet magique qui en donne la maîtrise.

2. Herbe qu'on attache à une perche afin de provoquer la venue du vent de terre.
 D'où le nom du clan Pibè, (*pi* = attacher), maître de la brise de terre.

3. Entre deux crêtes opposées qui ferment une vallée.

4. Bois sonore posé sur les genoux et frappé en rythme avec les mains.

5. Être mythique. Maousi marche dans la route en roulant comme une boule,
 devant Kélipoin, insecte fouisseur qui creuse la terre sèche.

6. C'est-à-dire partie de la montagne qui surplombe.

je bute au brouillard qui s'allonge dans la forêt, résidence de Poukuru ¹
et dans la forêt de liane *miuru*, dans la demeure Edodyaybeu ²

Je m'appuie (sur un arbre) dans la forêt de niaoulis, celle des deux (tonnerres) Kadoutu

Et dans la forêt de bourao, celle des deux grandes voix

Je marche autour du rocher de Purudeu et de la montagne de Mwadouroua ³

Sa chaleur me frappe, son ombre me cingle, je subis sa contrainte

Je prends sa nourriture crue

Je prends la feuille et j'écarte pour ouvrir le passage à mon peuple

Je (la) jette sur ma tête et je la dresse sur ma fontanelle

Mes entrailles sont rassasiées, mon ventre enfle, mon souffle monte

Il frappe du pied et se retourne de côté et d'autre

Il écrase du pied la ligne d'horizon ; il bascule

La pierre qui restait au profond se découvre

La pierre s'accumule comme au récif frangeant

Il tourne alors le cœur de bois du séjour paisible

Je suis assis au pied, je l'écoute et le cherche du regard

J'écoute et j'approuve toutes les paroles

Je ne vais pas écouter pour savoir et pour éparpiller

Je viens et saute sur le bois *tyoupaao* ⁴

Feuille de l'arbre de Gomawé ⁵

J'évoque, je fais apparaître, j'appelle ses vrais ossements

et je dis : « Petit-fils de Kanaké ⁶. »

J'envoie une corde, liane *oméin* qui rampe en tournant au-dessus de mon peuple

Et une autre corde, liane *Koupodya* qui tient ma montagne

Je passe le pied à travers la porte de demeure des entrailles de la maison de la parole

Et j'attache un brin de paille ⁷ sur la pierre Poinrinwingua qui ne connaît pas d'hommes

J'attache (le balassor) à mon casse-tête, et je mets mon doigt dans le doigtier et je mets mes plumes

1. Être fabuleux (totem) en forme d'araignée qui tremble quand on touche sa toile.

2. = (demeure) qui dépasse le peuple ; nom du pic d'Até, à Koné.

3. Dans le fond de Nétéa (Poya).

4. Arbre symbole de guerre.

5. Dieu révéral dans toute la région de langue Patyi.

6. Personnage mythique à l'origine de nombreux clans.

7. Marque d'interdit.

Je bouge dans le pays des pins *day* et *daouré*,
 dans la maison de la parole et le fondement de la demeure.
 Quand ils se sont battus les arbres Neourou ¹ et Nyimon ² qui ont tous
 deux des piquants
 Quand ils ont donné des coups (de pattes), les aigles *maradu* et *youmin*
 avec leurs sagaies,
 Elles se rejettent en arrière, les deux pierres de guerre qui sont pour
 toutes les montagnes le (lieu de) rassemblement des roussettes.
 Je reste assis, appuyé contre l'enchevêtrement des bois de houp et de *pia*
 Je tourne le dos à l'endroit où sont plantés et se dressent le cocotier et
 l'araucaria et où dispersent les objets de la pirogue ³.
 Elle se tient à l'écart, la demeure des femmes, et l'ensemble de la voile
 L'avant de la pirogue se glisse, l'écope est fendue, les ganses de la voile
 crient
 Elle s'est brisé la crête longue, la forêt bouge et bat le rythme
 Les poissons *wodi* et *daropa* vont se réunir, là où se délient tous les ton-
 nerres
 Ils sont en file, les bois de houp et de *pia*
 Les perches d'araucaria se dressent l'une après l'autre
 Il lie et attache fort sur la pente, à Pibè et Napètyitinfwin ⁴
 Attache deux bois ensemble qui se recouvrent sur le corps de la pirogue
 Le bois qui soutient la voile glisse et frappe
 Son os tombe et la fibre de coco crie dans la pirogue
 La corde en coco se casse, et tombe l'ancre de la demeure du petit-fils de
 Kanaké
 La vague pénètre dans la pirogue de Pwadé ⁵ et Nabitiba ⁶ qui réside au-
 dessus des hommes.
 Vous là, allez tresser son doigtier, le doigtier de la liane *jéwénon* pour
 Idopwi ⁷
 Nous ⁸ avons peur de vous ⁹, époutant vos sagaies pour frapper,
 Frapper avec vos sagaies, navette de filet pour prendre les petits oiseaux
 Ou le poisson mulot qui saute et dépasse le peuple.

1. Érythrine.

2. Érythrine à piquants plus grands.

3. Avirons, corde, ancre, etc...

4. = départ des branches à partir du tronc.

5. Ancêtre des Natyouwé (Bay). Le chef que l'on célèbre appartient à la phra-
 trie des Bay.

6. = le grand qui brise les peuples.

7. Être mythique responsable des états vestimentaires bizarres.

8. Les Dwi.

9. Les Bay.

Vous allez le frapper de votre massue *banou*
 Frapper de la guerre du tonnerre ¹ qui détruit le séjour paisible et sacré
 Vous allez l'éviter du pied dans les tisons de Korimada
 Il plonge à la base de la souche de Kaounémoin ²
 Il bute du pied sur la pointe de rocher qui partage le pays de Naouwo ³
 Il touche les choses de la pirogue Nanyinkinfinwin
 Il pousse de la tête les fibres de bananier *poupéy* ⁴ et de *tyomointaray* ⁵
 barrière de la demeure Gorowa
 Il tombe dans un abîme, partage le nuage de Gomi ⁶
 Il saute dans le tourbillon de Bwaè Dama
 Maître de la surface du rocher gréseux et Wénégei ⁷
 Il marche et saute à Lifou et Kourouwè ⁸
 Venant de ce mur du peuple ⁹ là,
 Nous irons le chercher, nous tous les hommes ici. J'ai dit.

1. On dit que le *banou* est la massue du tonnerre.
2. Nom du vieux Dukler, à Neavin.
3. Nom du clan Wimyin.
4. Fibres qui pendent devant la porte.
5. Plante parasite des arbres à longues feuilles.
6. Être mythique appartenant à la phratrie des Dwi et qui vit dans les nuages.
7. Chef des Naatyouwe qui serait devenu chef à Ouvéa (Fayawe).
8. Ouvéa.
9. Image d'un mur formé d'hommes au lieu de pierres.